

FRG. 1.  
7275 b  
Case  
FRC  
16168

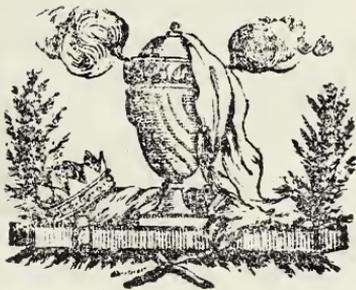
CHARLES IX,

OU

L'ÉCOLE DES ROIS,

TRAGÉDIE;

PAR MARIE-JOSEPH DE CHÉNIER.



A BEAUCAIRE,

Chez J. M. GARRIGAN, Imprimeur du Roi &  
de la Municipalité.

---

M. DCC XC.

THE NEWBERRY  
LIBRARY

THE HISTORY OF

1770

THE HISTORY OF

---

---

# ÉPITRE DÉDICATOIRE

A LA

## NATION FRANÇAISE.

---

**F**RANÇAIS mes concitoyens , acceptez l'hommage de cette tragédie patriotique. Je dédie l'ouvrage d'un homme libre à une Nation devenue libre. Sous le despotisme avilissant dont vous avez à peine secoué le joug , l'avarice & la flatterie dictoient les épîtres dédicatoires. Ainsi le sublime Corneille comparait Jules César à Jules Mazarin ; ainsi Voltaire mettoit Tancrède sous la protection des maîtresses de Louis XV ; ainsi l'esclavage rapetissait la Nation entière , & jusqu'aux hommes que leur génie plaçait infiniment au-dessus des autres. Malgré leurs efforts , ils descendaient eux-mêmes au niveau du gouvernement : tant il est vrai qu'il ne saurait exister de grandeur morale où la liberté n'existe pas ! Comment pouvait-on parler de vertu chez une Nation qui supportait une Bastille & des lettres-de-cachet ?

Ces abus monstrueux ne sont plus. Vous avez anéanti l'autorité arbitraire ; vous aurez des lois & des mœurs ; votre scène doit changer avec tout le reste. Un théâtre de femmelettes & d'esclaves n'est plus fait pour des hommes & pour des citoyens. Une chose manquoit à vos excellens poètes dramatiques : ce n'est pas du génie certainement ; ce ne sont point des sujets ; c'est un auditoire. Dans le dernier siècle , Britannicus avait cinq représentations , Bérénice en avait trente : c'est que les Français de ce

temps-là connoissaient mieux la princesse de Cleves que Tacite.

J'ai conçu, j'ai exécuté, avant la révolution, une tragédie que la révolution seule pouvait faire représenter. Les gens que cette révolution contraire, & qui, dans le moment où j'écris, commencent à lever la tête avec une audace qui n'est que ridicule, n'ont pas manqué de trouver atroce que la S. Barthelemi fût offerte aux yeux du Peuple Français. Mais Voltaire, dont l'autorité est aussi grande que la leur est misérable, Voltaire, après avoir crayonné dans sa Henriade ce grand & terrible sujet, prédit des temps heureux où il sera transporté sur la scène nationale. Ceux qui sont encore gouvernés par des préjugés ne sont pas Français. Qu'ils courent dans le Nord retrouver la féodalité; qu'ils choisissent pour leur patrie ces belles & déplorables contrées où l'inquisition abâtardit les hommes, anéantit les vertus, les talens, l'industrie, & parvient à rendre stériles les champs les plus favorisés par le soleil! Je n'ai pas besoin d'assurer ces mauvais citoyens de mon profond mépris pour eux; je m'honorerai de leurs injures devant mes contemporains & devant la postérité. Ils sont mes ennemis, parce qu'ils détestent la liberté. Je n'en resterai point là: qu'ils frémissent! D'autres grands sujets s'offrent en foule à ma plume; &, malgré ma jeunesse, le temps pourra me manquer, mais jamais la volonté, jamais le courage.

Ces hommes si éclairés osent dire qu'il n'y a plus de fanatisme religieux au dix-huitième siècle; mais les horribles procès, les assassinats juridiques de Jean Calas & du chevalier de Labarre, sont du dix-huitième siècle; mais bien plus récemment, on a refusé d'ensevelir dans Paris un vieillard couvert de gloire, le génie le plus brillant qu'ait eu la France, l'auteur d'Alzire & de Mahomet, le défenseur des Calas & du chevalier de Labarre. Quel était le crime de Voltaire? d'avoir lutté soixante ans contre le fanatisme. Qu'est-ce qui s'est

vengé ? le fanatisme. Qu'est-ce qu'il faut écraser ? le fanatisme. Il rampe, mais il existe encore ; il écrit de plats libelles anonymes , des mandemens d'évêques contre l'Assemblée nationale , & d'infames journaux où tous les bons citoyens sont outragés à tant la feuille.

Ce sont ces mêmes hommes , qui , pour le malheur de la France , ne font pas tous au-delà des frontières , ce sont eux qui ont osé porter jusqu'au pied du trône d'insolentes calomnies contre une pièce aussi morale qu'énergique. O LOUIS XVI ! roi plein de justice & de bonté , vous êtes digne d'être le chef des Français. Mais des méchans veulent toujours établir un mur de séparation entre votre peuple & vous ; ils cherchent à vous persuader que vous n'êtes point aimé de ce peuple. Ah ! venez au théâtre de la Nation quand on représente CHARLES IX ! vous entendrez les acclamations des Français ; vous verrez couler leurs larmes de tendresse ; vous jouirez de l'enthousiasme que vos vertus leur inspirent , & l'auteur patriote recueillera le plus beau fruit de son travail.

Femmes , sexe timide & sensible , fait pour être la consolation d'un sexe qui est votre appui , ne craignez point cette austère & tragique peinture des forfaits politiques. Le théâtre est d'une influence immense sur les mœurs générales. Il fut long-temps une école d'adulation , de fadeur & de libertinage ; il faut en faire une école de vertu & de liberté. Les hommes n'y recevront plus de ces molles impressions qui les dénaturent ; ils deviendront meilleurs & plus dignes de votre amour , ils redeviendront des hommes. Les mœurs des villes ne se modèleront plus sur les mœurs dépravées de la cour. On ne verra plus en France , hommes & femmes , sans pudeur & même sans passions , troquer de sexe , pour ainsi dire , & se déshonorer mutuellement par cet échange monstrueux.

Peres de familles , laissez fréquenter à vos enfans ces spectacles sévères. Avec le respect des lois & de la morale , ils y puiseront le goût de notre histoire , étrangement négligée dans les collèges. Et vous , enfans , nation future , espérance de la patrie & d'un siecle qui n'est pas encore , vous ne ferez point les hommes des anciens préjugés & de l'ancien esclavage ; vous ferez les hommes de la liberté nouvelle : c'est à vous sur-tout que mes écrits conviennent. Je fais qu'un philosophe , un poëte , un écrivain , ne doit attendre de justice complete que lorsqu'il n'en peut plus jouir , & qu'il est enseveli dans la poussiere du tombeau. Mais ceux qui commencent la vie , sont peu jaloux de ceux qui approchent du terme ; & si j'existe encore dans trente années , au milieu des clabauderies qui m'auront suivi dès ma jeunesse , vos suffrages consoleront sans doute la vieillesse du poëte national.

Nation spirituelle , industrieuse & magnanime ; vous avez daigné accueillir les prémices d'un faible talent qui vous sera toujours consacré. Soutenez-moi dans la carrière pénible que je veux fournir. J'ai désormais pour ennemis irréconciliables , tous ceux qui devaient leur existence aux préjugés , tous ceux qui regrettent la servitude ; je dois avoir pour amis tous ceux qui chérissent la patrie , tous les véritables Français. Vous donnez un grand exemple au monde : le reste de l'édifice féodal va bientôt s'écrouler sous les efforts de l'auguste Assemblée qui vous représente. Votre admirable constitution est fondée sur l'égalité. Nous verrons disparaître ces titres , ces distinctions anti-sociales , ces différences absurdes qu'on n'a point rougi de reconnoître entre l'homme & l'homme , entre la terre & la terre. Si la tyrannie ou l'esclavage ose encore se montrer à découvert , que votre théâtre en fasse justice , & devienne , en tout , rival du théâtre d'Athenes. Mais c'est à vous , c'est à

la Nation seule , qu'il appartient de protéger les  
poètes citoyens qui descendront dans cette lice glo-  
rieuse pour terrasser les ennemis de la Nation.

15 décembre 1789.

---

## PERSONNAGES.

---

CHARLES IX, roi de France.  
CATHERINE DE MÉDICIS, reine-mere.  
HENRI DE BOURBON, roi de Navarre.  
LE GARDINAL DE LORRAINE.  
LE DUC DE GUISE.  
L'AMIRAL DE COLIGNY.  
LE CHANCELIER DE L'HOPITAL:  
MEMBRES DU CONSEIL.  
COURTISANS.  
PROTESTANS de la fuite de l'Amiral:  
GARDES.  
PAGES.

---

*La Scene est dans Paris, au château du Louvre.*



CHARLES IX,  
OU  
L'ÉCOLE DES ROIS,  
TRAGÉDIE.

---

---

ACTE PREMIER.

---

---

SCENE PREMIERE.

LE CHANCELIER DE L'HOPITAL , L'AMIRAL DE  
COLIGNI.

L'AMIRAL.

**I**LLUSTRE Chancelier , de qui la voix propice  
Fait au sein des combats respecter la justice ,  
Soyez toujours l'oracle & l'appui des Français :  
C'est à vous , l'Hôpital , que nous devons la paix.  
Sans vous nous périssions. Votre prudence active  
Aux maux des deux partis fut sans cesse attentive,  
Et vous flattez encor d'un avenir plus doux  
Tant de bons citoyens qui n'espéraient qu'en vous.  
Ce palais retentit des chants de l'hyménée ;  
D'un nœud saint & chéri la pompe fortunée ,  
Affermissant la paix entre deux jeunes rois ,  
Mêle au sang des Bourbons le sang de nos Valois.  
Quel hymen ! Marguerite , idole de la France ,  
Henri , des Navarrois l'amour & l'espérance ,  
Pour le bonheur public unissant leurs efforts ,  
Vont expier le sang répandu sur ces bords.  
Eh ! qui peut maintenant , témoin de leur tendresse ,

Repousser loin de soi la publique alégresse ?  
 Les Guises , toutefois , souillant des jours si beaux ,  
 Se préparent encore à rouvrir les tombeaux :  
 Croyez-moi , le péril n'est point imaginaire :  
 Maurevert a commis un crime mercenaire ;  
 A des pièges sanglans ils ont déjà recours ;  
 Au sein du Louvre même ils achètent mes jours.  
 Il faut veiller sur eux , c'est eux que l'on doit craindre ;  
 Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils osent tout enfreindre.  
 Vous même , enfin , monsieur , s'il est vrai que leur voix  
 Vous ait nommé jadis l'organe de nos loix ,  
 Ce choix si désiré vient de leur politique ;  
 Ils ont su se plier à l'estime publique ;  
 Ils veulent nous traîner dans l'abyme fatal ,  
 En voilant leurs projets du nom de l'Hôpital.

## LE CHANCELIER.

Ah ! formez , Coligni , des craintes légitimes.  
 Je ne puis , quant à moi , leur imputer des crimes ,  
 Et je n'adopte pas vos soupçons inquiets.  
 Si l'on poursuit vos jours au milieu de la paix ,  
 J'en frémis ; je voudrais le châtement du traître :  
 Mais je blâme un dépit qui s'aveugle peut-être ,  
 Et vous devez savoir que des plus vils complots  
 Ils ont aussi , monsieur , soupçonné des héros.  
 Ah ! je ne prétends pas les excuser sans cesse ;  
 Ils ont d'un jeune roi maîtrisé la faiblesse ;  
 Mais avouez du moins que dans nos temps cruels  
 Il n'est point de Français qui ne soient criminels :  
 Tous se sont égarés , & la nuit environne  
 Les droits sacrés du peuple & les devoirs du trône.  
 J'ai vu ce Louvre en deuil , & presque ensanglanté ;  
 L'orgueil & la licence , & point de liberté ;  
 J'ai vu de nos Valois la majesté flétrie ,  
 Les plus grands citoyens déchirant leur patrie ,  
 Flattant avec bassesse ou combattant leur roi :  
 Les plus grands , je l'ai dit , & vous en faites foi.

## L'AMIRAL.

Il fallait s'égarer , convenez-en vous-même ;  
 Et des destins français l'enchaînement suprême  
 Préparait , dès long-temps , à nos jours détestés  
 Un cours de trahisons & de calamités.  
 J'ai suivi le torrent qui ravageait la France :  
 On peut le détourner , & j'en ai l'espérance.  
 Au repos tout-à-coup nous ne parviendrons pas ;  
 Les soldats & les chefs ont besoin de combats.  
 Depuis un siecle entier l'Espagne nous outrage :  
 Hélas ! contre nous-même exercés au carnage ,  
 Formons , il en est temps , de plus justes desseins ;  
 Dans le sang espagnol courons baigner nos mains :  
 Voilà notre parti , c'est le seul qui nous reste.

LE CHANCELIER:

Fâcheuse extrémité ! parti vraiment funeste !  
 Tous deux Français, tous deux nous chérifions l'état ;  
 Vous parlez en guerrier, je pense en magistrat :  
 Vous m'en verrez toujours garder le caractère.  
 La guerre est un fléau quelquefois nécessaire,  
 Qu'il faut craindre toujours & long-temps éviter,  
 Et dont j'ai vu l'état rarement profiter.  
 Oui, tous ces vains débats où le glaive décide,  
 Ces lauriers teints de sang, cette gloire homicide ;  
 Qui d'un prince orgueilleux peut enivrer le cœur,  
 Opprimant les vaincus, frappe aussi le vainqueur.  
 Loin de nous des fureurs trop souvent inutiles !  
 Mais loin de nous cent fois ces discordes civiles,  
 Où le fer, sans pudeur brisant tous les liens,  
 Verse des deux côtés le sang des citoyens !  
 Et peut-être à ce choix la France est condamnée.  
 Telle est, je le fais bien, l'humaine destinée,  
 Qu'il faut chercher sans cesse un danger différent,  
 Et, par un mal nouveau, guérir un mal plus grand.

L'AMIRAL.

Bourbon vient. Il est seul, & son ame égarée,  
 D'un éternel chagrin semble être dévorée.

SCÈNE II.

LE CHANCELIER DE L'HOPITAL, L'AMIRAL DE  
 COLIGNI, LE ROI DE NAVARRE.

L'AMIRAL.

**P**RÉTENDEZ-VOUS nourrir des chagrins superflus,  
 Donner toujours des pleurs à celle qui n'est plus ?  
 O cher Prince, ô mon fils ! cette douleur amère  
 Ne pourra du tombeau rappeler votre mère.

LE ROI DE NAVARRE.

Ce cruel souvenir est présent à mon cœur ;  
 Mais je fais, Coligni, surmonter ma douleur.  
 Un autre sentiment m'assiège & me tourmente.

L'AMIRAL.

Quel est-il ? Contentez notre ame impatiente.

LE ROI DE NAVARRE.

L'effroi, je l'avou'rai.

L'AMIRAL.

D'où vous vient cet effroi ?

LE ROI DE NAVARRE.

Hier, nous commencions, d'Alençon, Guise & moi ;  
 Ces jeux qui sembleraient réservés à l'enfance,  
 Où, toujours agité par l'avidité d'espérance,  
 Un oisif courtifan consumant son loisir,  
 Perd ses biens & le temps sans trouver le plaisir.  
 Trois fois j'ai repoussé le trouble qui me presse :

Apprenez, dussiez-vous condamner ma faiblesse ;  
 Ce que j'ai vu, sans doute, ou ce que j'ai cru voir ;  
 Ce que moi-même enfin je ne puis concevoir,  
 Ce qui s'offre sans cesse à mon ame éperdue :  
 Trois fois les dés sanglans ont effrayé ma vue.  
 C'est peu : dans les momens consacrés au repos,  
 Je me suis retracé des malheurs, des complots,  
 Le poison terminant les jours de votre frere,  
 Et peut-être au cercueil précipitant ma mere ;  
 Nos succès, nos revers, & les champs odieux  
 Où Condé, ce grand homme, expira sous nos yeux ;  
 D'un carnage éternel nos régions fumantes,  
 Et des princes Lorrains les intrigues sanglantes ;  
 Vos amis & les miens victimes des traités,  
 Au milieu de la paix proscrits, persécutés,  
 Dans les-murs de Vassé massacrés sans défense,  
 Accusant leur trépas inutile à la France.  
 Excusez, Chancelier, des mouvemens confus,  
 Par ma faible raison vainement combattus.  
 Il est de ces instans où l'ame anéantie,  
 D'un sinistre avenir paraît être avertie ;  
 Et peut-être en effet ces secretes terreurs,  
 De désastres prochains sont les avant-coureurs.  
 On a vu, dans la nuit, dans les vapeurs d'un songe,  
 La vérité parfois se mêler au mensonge.

## LE CHANCELIER.

Sur des signes trompeurs cessez d'être alarmé :  
 Aux regards des mortels l'avenir est fermé,  
 Sire ; & quand le ciel même, à qui tout est possible,  
 Nous daignerait ouvrir cet abyme invisible,  
 Parmi tant de mensonge & tant d'obscurité  
 Quel œil distinguerait l'auguste vérité ?  
 Vous ne prétendez pas imiter, je l'espere,  
 Ces rois qui, sur le trône, élèves du vulgaire,  
 Font régner tout l'amas des superstitions ;  
 Enfans qui du sommeil gardent les passions,  
 Et qui, sur les projets qu'un songe leur inspire,  
 Risquent à leur réveil le destin d'un empire.

## LE ROI DE NAVARRE.

Je les blâme avec vous, & vous devez juger  
 Que des pressentimens ne pourront me changer.  
 Vous connaissez mon cœur ; il est sans défiance.

## L'AMIRAL.

Moi, qui des courtisans ai quelque expérience,  
 Je crains que l'avenir ne ressemble au passé.  
 Par un assassinat la paix a commencé ;  
 Nos cruels ennemis ont un pouvoir suprême :  
 Je crains, je l'avouérai, mais bien plus que vous-même,  
 Non pas quelques instans, mais la nuit, mais le jour,  
 Mais durant mon sommeil, mais au sein de la cour.

## LE ROI DE NAVARRE.

Que les lieux où jadis s'écoulait mon enfance,  
 Avec un tel séjour ont peu de ressemblance !  
 Et combien je rends grace aux généreux humains  
 Qui des mâles vertus m'ont ouvert les chemins !  
 Je ne ressemblais point aux enfans des monarques,  
 Corrompus, en naissant, par d'éclatantes marques,  
 Enivrés de respects, de titres séducteurs,  
 Livrés aux courtisans, condamnés aux flatteurs,  
 A l'art des souverains façonnés par des prêtres,  
 Et sans cesse bercés du nom de leurs ancêtres.  
 Au lieu de serviteurs à mes ordres soumis,  
 Je voyais près de moi des égaux, des amis :  
 Au travail, au courage, à la franchise altière.  
 On exerçait alors notre élite guerrière.  
 Là, bravant du midi les brûlantes ardeurs,  
 Ou des hivers glacés supportant les rigueurs,  
 Gravissant sur les monts, sur les rochers arides,  
 Nous formions notre enfance à des jeux intrépides.  
 De vous & de Condé suivant bientôt les pas,  
 Je remplaçai mon pere au milieu des combats ;  
 Et ce qui doit sur-tout, aux peuples de la France,  
 Sur mes destins futurs donner quelque espérance,  
 Durant plus de cinq ans défenseur de nos droits,  
 J'ai connu l'infortune, école des grands rois.  
 Enfin je suis entré dans une autre carrière :  
 A mes yeux tout-à-coup quelle image étrangère !  
 Des guerriers sans pudeur, de mollesse éternés,  
 Perdus par un vain luxe, avec art dépravés ;  
 Des femmes gouvernant des princes trop faciles ;  
 Aux passions d'un roi des courtisans dociles,  
 Que le seul intérêt fait agir & parler,  
 Sachant tout contrefaire & tout dissimuler.  
 En voyant leurs plaisirs & leur fausse alégresse ;  
 Et leurs vices polis, voilés avec adresse,  
 J'ai regretté cent fois nos grossières vertus,  
 Nos monts & nos rochers de frimats revêtus,  
 Les pénibles travaux, le tumulte des armes,  
 Et mes premiers succès pour moi si pleins de charmes,  
 Et ces camps généreux où parmi des guerriers  
 Votre élève croissait à l'ombre des lauriers.

## LE CHANCELIER.

On vient. C'est Médicis.

## L'AMIRAL.

Et les Guises près d'elle.

## \* SCENE III. \*

LE CHANCELIER DE L'HOPITAL, L'AMIRAL DE COLIGNI, LE ROI DE NAVARRE, LA REINE-MERE, LE CARDINAL DE LORRAINE, LE DUC DE GUISE, COURTISANS, PAGES, GARDES.

**J** LA REINE - MERE.  
J'AIME à voir, Coligni, vos soins & votre zele.  
Déjà vous vous rendez auprès du roi mon fils ?

L'AMIRAL.

J'attendais en ces lieux le moment d'être admis,  
Madame.

LA REINE - MERE.

A l'instant même il pourra vous admettre.

Dès que vous l'entendrez, j'ose vous le promettre,  
De ses intentions vous ne vous plaindrez pas.  
Il veut par vos conseils gouverner ses états;  
Il veut qu'en même temps votre vertu l'éclaire,  
Chancelier, des Français vous l'ange tutélaire.  
Et vous, à qui le ciel promet de grands destins,  
Prince déjà fameux parmi les souverains,  
Mon cœur vous a choisi pour l'époux de ma fille;  
Bourbon, noble héritier d'une auguste famille,  
Connaissez votre frere, & songez à l'aimer;  
Songez qu'il vous chérit, qu'il fait vous estimer.  
De cent jeunes héros si la France s'honore,  
Mon fils au-dessus d'eux fait vous placer encore.  
Vos amis, dans sa cour appelés aujourd'hui,  
Vont dans quelques momens s'assembler près de lui;  
Il va les recevoir; & si plus d'une injure  
Dans le fond de son cœur n'excite aucun murmure,  
Si de leurs fautes même il ne se souvient plus,  
Vous verrez qu'il n'a point oublié leurs vertus.  
Suivez-moi. L'Hôpital, vous chérifiez la France;  
Venez voir son bonheur, c'est votre récompense.  
Venez, ne tardons plus.

## \* SCENE IV. \*

LE CARDINAL DE LORRAINE, LE DUC DE GUISE.

LE CARDINAL.

**L**ES suis-tu chez le roi ?

LE DUC.

Pour y voir ce héros qui l'emporte sur moi ?  
Celui qui m'a ravi la main de Marguerite,  
Et tous ces protestans accueillis à sa suite ?  
Voilà bien des affronts ! c'en est trop ; mais enfin,

Rien ne s'oppose plus à notre grand dessein :  
C'est le jour du carnage.

LE CARDINAL.

Il faut, avec prudence,  
De l'intérêt commun voiler notre vengeance.  
Le roi, dit-on, le roi veut retarder les coups :  
Ce n'est pas lui qui regne, & la France est à nous.  
Avec nous Médicis elle-même conspire ;  
Tout s'émeut, tout s'unit pour nous jeter l'empire.  
Ce sceptre chancelant va tomber en tes mains,  
Et j'avais dès long-temps présagé tes destins.  
J'ai vu mourir ton pere au sein de la victoire ;  
Et sans le vieux rebelle, ennemi de sa gloire,  
Il eût osé peut-être . . . Hélas ! il ne vit plus.  
Mais tu me rends son nom, ses projets, ses vertus.  
Sois en tout comme lui : deviens plus populaire ;  
Fléchis pour gouverner : on t'admire, il faut plaire.  
Tu fais trop répéter que tes nobles aïeux  
Étaient maîtres ailleurs, mais sujets en ces lieux.

LE DUC.

Et qui peut maintenant vous causer tant d'alarmes ?  
Du plus bel avenir, ah ! goûtez mieux les charmes.  
Par-tout des courtisans qu'il ne faut qu'acheter,  
Ne sachant que se vendre, & servir, & flatter,  
Appuis, sans le savoir, de mes grandeurs futures,  
Ou se comptant déjà parmi mes créatures.  
Je crains peu les Valois ; je crains peu Médicis,  
Je ne l'estime point, je plains le roi son fils.  
Ces lieux n'invitent pas à parler sans mystère ;  
Mais si tout bas, du moins, on peut être sincère,  
Vous ne l'ignorez pas, il est fait pour céder ;  
Elle pour obéir en croyant commander.  
Et quant au chancelier, n'est-il pas votre ouvrage ?

LE CARDINAL.

Compter sur l'Hôpital serait lui faire outrage.

LE DUC.

Du moins ce cœur timide, autant que généreux,  
Aime trop la vertu pour être dangereux.  
Bourbon m'arrête seul : c'est un roi magnanime ;  
Il me hait, je le hais, mais il a mon estime :  
Sa candeur noble & fière inspire le respect ;  
Je ne sais quel instinct m'agite à son aspect.  
Ce n'est pas avec vous que je veux me contraindre :  
Son aspect m'interdit ; & , si je pouvais craindre,  
Je l'avoûrai, mon cœur sentiroit quelque effroi  
De voir un tel obstacle entre le trône & moi.  
Laissons-là ce public, cette foule inconstante,  
Écho tumultueux des fables qu'elle invente :  
Qu'elle ose m'applaudir, ou m'ose déprimer,  
Je ne descendrai point jusqu'à m'en faire aimer.

Il est de ces mortels qu'outrage l'indulgence ;  
 Du signe des héros marqués dès leur enfance,  
 Par le choix de Dieu même au grand déterminés :  
 Il est d'autres mortels à ramper destinés,  
 Automates flottans entre des mains habiles,  
 Et dans l'obscurité traînant des jours stériles ;  
 Dévoués en naissant à l'oubli du trépas,  
 Faits pour baiser la terre où sont marqués nos pas.  
 De tous leurs vains propos que me fait l'arrogance ?  
 Le fort mit entre nous un intervalle immense.  
 D'une gloire sans borne il faut les insulter,  
 D'un regard complaisant quelquefois les flatter,  
 Mais les tenir toujours couchés dans la poussière :  
 A ceux que l'on méprise on doit rougir de plaire.  
 Votre neveu pourrait humilier son front,  
 Et de leur amitié rechercherait l'affront !  
 Mon pere, mes aïeux m'ont préparé la voie.  
 Souffrez que devant vous tout mon cœur se déploie.  
 Excusez ma fierté ; croyez que vos avis,  
 Reçus avec respect, ne seront pas suivis.  
 Vous ne me verrez pas aux faveurs plébéiennes  
 Vendre le nom de Guise & le sang des Lorraines :  
 Je ne veux point fléchir, je ne fais point tromper ;  
 Et pour monter, enfin, je ne dois point ramper.

## L E C A R D I N A L .

J'admire, en le blâmant, cet orgueil magnanime ;  
 Je vois de nos aïeux l'ambition sublime :  
 Si tu régnais un jour, les Français plus heureux  
 Adoreraient les lois d'un maître digne d'eux.  
 Mais pour toi cependant je crains tes vertus même ;  
 Je crains ta confiance & ta fierté que j'aime,  
 Tous ces dons généreux que tu devrais cacher.  
 On aperçoit le but où tu prétends marcher ;  
 Sans l'avoir découvert j'aurais voulu l'atteindre ;  
 Tu n'y parviendras pas si tu deviens à craindre.  
 Vois par des riens sacrés les Français gouvernés,  
 Sans but, sans intérêt, loin d'eux-même entraînés.  
 Guise, où vont s'arrêter tant d'esprits fanatiques ?  
 C'est peu d'avoir proscrit le sang des hérétiques ;  
 Quand nous aurons du trône écarté les Valois,  
 Ces Bourbons, ces Condés ne seront point nos rois.  
 Un protestant peut-il commander à la France ?  
 Songeons à profiter de l'antique ignorance.  
 Je voudrais qu'en ce jour on nous eût accordé  
 Le sang du Navarrois & celui de Condé ;  
 Médicis le refuse. Un allié ! son gendre !  
 Des fils de saint Louis ! Non, je n'ose y prétendre.  
 D'autres avec le temps, du moins c'est mon espoir,  
 Auront moins de scrupule, & nous plus de pouvoir.  
 Eux détruits, tout s'abaisse ; & les Valois eux-même

Nous porteront bientôt à la grandeur suprêmes  
 Cependant je dirai deux mots au chancelier :  
 Je fus son protecteur ; il paraît l'oublier.  
 Il sert les protestans , nos amis l'appréhendent ;  
 Chez moi dans ce moment nos amis nous attendent.  
 Charle est irrésolu ; Guise , il faut se hâter :  
 Sur tout ce qu'il doit faire allons les consulter.

*Fin du premier Acte.*

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI DE FRANCE, LA REINE-MÈRE.

**M** LA REINE-MÈRE.  
 MON fils, n'en doutez pas, ce meurtre est nécessaire.

LE ROI DE FRANCE.

Mais au sein de la paix !

LA REINE-MÈRE.

La croyez-vous sincère ?

LE ROI DE FRANCE.

Tout un peuple !

LA REINE-MÈRE.

Sans doute. Il s'agit de régner.

LE ROI DE FRANCE.

Cet effroyable coup peut du moins s'éloigner.

LA REINE-MÈRE.

Frappons, cette nuit même.

LE ROI DE FRANCE.

Ah ! ma pitié l'emporte.

LA REINE-MÈRE.

Vous aviez consenti.

LE ROI DE FRANCE.

Je le fais ; mais n'importe.

Ce n'était point, Madame, à l'instant de frapper ;

Je m'essayais moi-même , & j'osais me tromper.

Je m'abusais , vous dis-je ; il n'est plus temps de seindre :

Je me croyais plus fort. Mais qu'avons-nous à craindre ?

Ne précipitons rien. Je veux que les esprits ,

Egarés tant de fois , soient toujours plus aigris ;

Que la paix soit encore ou vaine ou peu durable ;

Que des chefs protestans l'ambition coupable ,

De la France à mes yeux prétende disposer :

Mais n'avons-nous enfin rien à leur opposer ?

Si dans le fond du cœur ils sont encor rebelles ,

Ceux qui m'ont défendu , ceux qui me sont fideles ;

Mes amis...

## LA REINE - MERE.

Il faut bien vous éclairer, mon fils :  
 Vous ignorez encor qu'un roi n'a point d'amis.  
 Je vous donne, il est vrai, des lumieres fatales ;  
 Mais de vingt nations parcourez les annales,  
 Vous trouverez par-tout d'infideles sujets,  
 Rampans & frémissans sous le joug des bienfaits,  
 Ardens à trafiquer de la honte & du crime,  
 Prêts à vendre l'état & leur roi légitime,  
 A changer de devoir, sitôt qu'un autre roi  
 Marchande imprudemment ce qu'on nomme leur foi.  
 L'intérêt fait lui seul les amis & les traîtres.  
 Prenez du moins, prenez leçon de vos ancêtres.  
 Sans remonter bien loin, le roi François Premier  
 Fut un généreux prince, un noble chevalier ;  
 Il enrichit Bourbon & le combla de gloire.  
 Bourbon devait sans doute en garder la mémoire ;  
 Mais ce chef renommé, funeste à l'empereur,  
 Et qui dans ses cités répandait la terreur,  
 Flétrissant tout-à-coup le nom de connétable,  
 Devint pour l'empereur un appui redoutable,  
 Et contre les Français guidant leurs ennemis,  
 Eut l'exécration de vaincre son pays.  
 Ils se ressembloient tous : connaissez leur faiblesse ;  
 Et sachez les dompter à force de souplesse.  
 Tous ceux qui maintenant ont soin de vous venger,  
 Ceux-là même oferont un jour vous outrager.  
 Sur-tout, vous êtes jeune & sans expérience,  
 Craignez des protestans, traités, paix, alliance.  
 Ils ne vous aiment pas, vous devez y compter ;  
 Ils respirent ; le mal ne peut plus s'augmenter :  
 Vous réglez.

## LE ROI DE FRANCE.

J'aurais dû, si le mal est extrême,  
 Commander mon armée & les punir moi-même.  
 Deux fois le duc d'Anjou, confondant leurs desseins,  
 Dans un sang criminel a pu tremper ses mains.  
 A tous les jeux obscurs d'une oisive mollesse  
 Vous avez cependant condamné ma jeunesse ;  
 Vous n'aimez que mon frere, & je passe mes jours  
 A l'entendre louer, à l'admirer toujours.  
 Je regne, & c'est lui seul que tout mon peuple adore :  
 Dans les dangers publics c'est lui seul qu'on implore :  
 Il ne me reste plus qu'à recevoir ses lois.  
 Français comme mon frere, & du sang des Valois,  
 A leur gloire immortelle il me fallait atteindre.  
 Mais l'avez-vous permis ?

## LA REINE MERE.

Et vous osez vous plaindre !  
 J'aurais pu pardonner des sentimens jaloux

Au jeune infortuné qui régnaît avant vous.  
 Hélas ! ce prince aveugle , à lui-même contraire ;  
 Repoussait les conseils & le cœur de sa mere.  
 Vous ne me voyez pas vous confondre avec lui :  
 Que dans les champs guerriers d'Anjou soit votre appui ;  
 Un tel honneur convient à la seconde place.  
 Je fais que votre cœur , plein d'une noble audace ,  
 A pour les grands exploits un penchant glorieux ;  
 Je fais que bien souvent on a vu vos aïeux ,  
 Entourés au combat de sang & de poussiere,  
 Dans leur propre péril jeter la France entiere.  
 Pour moi je les condamne , & le chef de l'état  
 Ne doit pas affecter les vertus d'un soldat.  
 Il est d'autres honneurs , il est une autre gloire ,  
 Et l'art de gouverner vaut mieux qu'une victoire.  
 Niece du grand Léon , fille des Médicis ,  
 Dans ce chemin glissant je puis guider mon fils :  
 L'esprit qui les forma fut aussi mon partage ;  
 Et j'ai su , les Français m'en rendront témoignage ,  
 Punir ou caresser , suivant nos intérêts ,  
 L'orgueil seditieux de vos premiers sujets ,  
 Feindre de voir en eux tout l'appui de la France ,  
 Des honneurs les plus grands enfermer leur espérance ;  
 Renverser tout-à-coup cette gloire d'un jour ,  
 Les flatter , les gagner , les tromper tour-à-tour ,  
 Et contre eux tous enfin m'armant de leur faiblesse ,  
 Régner par la discorde & diviser sans cesse.  
 Quand , durant votre enfance , on vit les protestans  
 S'unir contre la cour aux princes mécontents ,  
 De Guise & de son frere élevant la puissance ,  
 Je voulus arrêter le mal en sa naissance.  
 Mais enfin devenus trop grands par mes bienfaits ;  
 Ils régnaient dans ce louvre , & je conclus la paix.  
 Je me fis des amis dans le parti contraire.  
 L'ambitieux Condé , s'éloignant de son frere ,  
 Bon sujet un moment , mais afin d'être roi ,  
 Crut m'acheter lui-même , & se vendit à moi.  
 Avec Montmorenci je vis enfin s'éteindre  
 Le nom des Triumvirs qui n'était plus à craindre.  
 Ce vieux soldat , toujours contre moi déclaré ,  
 Rejoignit dans la tombe & Guise & Saint-André.  
 Il existait encor des ligueurs insolentes ;  
 Contraints de recourir à des treves sanglantes ,  
 Nous avons trop connu les différens partis :  
 Long-temps de leur pouvoir ils nous ont avertis ;  
 Mon fils ; & si bientôt vous n'agissez , peut-être  
 Ce Coligni bientôt deviendra notre maître.

LE ROI DE FRANCE.

Qui ? lui !

CHARLES IX;

LA REINE - MERE.

J'ai dit le mot: c'est à vous de penser

Si vous avez encor le temps de balancer.

Devant vous, à l'instant, ne viens-je pas d'entendre

Ses discours, ses conseils, ce qu'il ose prétendre ?

Et n'avez-vous pas vu que son esprit jaloux

Veut m'écartér moi-même, & dominer sur vous ?

Le nom de la patrie est toujours dans sa bouche ;

Mais de ses vains discours l'austérité farouche,

Trompant quelques esprits, ne peut m'en imposer :

Ses avis sont d'un maître ; & j'ai dû supposer,

D'après tous ces combats où sans cesse il aspire,

Qu'il veut accoutumer le peuple à son empire.

LE ROI DE FRANCE.

Je l'ai souvent pensé ; je le sens, je le crois :

Pourtant....

SCENE I I.

LE ROI DE FRANCE, LA REINE - MERE,  
LE CARDINAL DE LORRAINE.

LA REINE - MERE.

VENEZ, monsieur, venez vous joindre à moi.

Vous savez que le jour où la paix fut conclue,

La mort des protestans fut aussi résolue ;

Et ce coup, nécessaire au bonheur de l'État,

Punissant des mutins l'éternel attentat,

Des rives de la Seine aux bords de la Durance,

Devait ensanglanter les cités de la France.

Notre espoir est trahi, nos vœux sont superflus :

Mon fils craint de régner ; il veut, & n'ose plus.

Ramenez, s'il se peut, sa jeunesse imprudente.

LE CARDINAL.

Quoi, sire ! est-il bien vrai ! quoi ! votre ame flottante

Refuse d'obéir aux vœux de l'Éternel !

LE ROI DE FRANCE.

Si telle est en effet la volonté du ciel,

Celui de qui je tiens mon rang & ma puissance

Me trouvera toujours prêt à l'obéissance.

Cependant je ne puis concevoir aisément

Comment le roi des rois, le Dieu juste & clément,

Devenant tout-à-coup sanguinaire & perfide,

Peut ainsi commander la fraude & l'homicide ;

Comment il peut vouloir qu'à l'ombre de la paix

Un roi verse à longs flots le sang de ses sujets.

Pontife du Très-Haut, c'est à vous de m'instruire.

LE CARDINAL.

Écoutez donc son ordre, & laissez-vous conduire.

LE ROI DE FRANCE.

J'attends avec respect cet ordre redouté.

## LE CARDINAL.

Le Dieu que nous servons est un Dieu de bonté ;  
 Mais ce Dieu de bonté , de paix & d'indulgence ,  
 Commande quelquefois la guerre & la vengeance ;  
 Mais au mont Sinai , l'avez-vous oublié ?  
 Étouffant les clameurs d'une indigne pitié ,  
 Les enfans de Lévi , ministres sanguinaires ,  
 Pour plaire au Dieu jaloux ont immolé leurs freres ;  
 Et la faveur du ciel , apaisé désormais ,  
 Sur les fils de leurs fils descendit à jamais.  
 S'il a tonné , ce Dieu , par la voix de Moïse ,  
 Il emprunte aujourd'hui la voix de son église.  
 Pensez-vous qu'un monarque ait droit d'examiner  
 Ce que veut l'Éternel , ce qu'il peut ordonner ?  
 Mais vous , roi très-chrétien , vous de qui la jeunesse  
 Semble avoir obtenu le don de la sagesse ,  
 Vous , de tant de saints rois noble postérité ,  
 De leur zele héroïque avez-vous hérité ?  
 Fils aîné de l'église , en vous l'église espere ;  
 Éveillez-vous , frappez , & vengez votre mere :  
 Frappez ; n'attendez pas que son sein déchiré  
 Accuse votre nom vainement imploré :  
 Craignez , jeune imprudent , de recevoir des maîtres ;  
 Tremblez que , vous ôtant le rang de vos ancêtres ,  
 Dieu ne vous fasse encor répondre de nos pleurs ,  
 Et des maux de l'église , & de tous vos malheurs.

## LE ROI DE FRANCE.

Arrêtez : loin de moi cet avenir horrible !  
 Arrêtez : de mon Dieu j'entends la voix terrible ;  
 Il m'échauffe , il me presse , il accable mes sens.  
 Eh bien , j'obéirai ; s'en est fait , j'y consens ;  
 Je répandrai le sang de ce peuple perfide.  
 Après tout , ce n'est pas le sang qui m'intimide ;  
 Je voudrais me venger : mais , ce grand coup porté ,  
 Ma couronne & mes jours sont-ils en sureté ?

## LA REINE - MERE.

Ils y seront alors.

## LE ROI DE FRANCE.

Vous avez ma promesse ;  
 Mais , je dois l'avouer , soit prudence ou faiblesse ,  
 J'aurais voulu choisir un parti moins affreux.  
 De mes prédécesseurs les ordres rigoureux  
 Ont souvent , je le fais , sous des peines mortelles ;  
 Interdit aux Français ces croyances nouvelles.  
 Je comptais rétablir les antiques édits ;  
 Je voulais au conseil en proposer l'avis.

## LE CARDINAL.

Il faut les rétablir , mais après la vengeance.  
 Des esprits toutefois gagnons la confiance ;  
 Proposez votre avis. Vous allez effrayer

La moitié du conseil , sur-tout le chancelier ;  
 Mais tout dissimuler serait une imprudence :  
 On peut se méfier d'un excès de clémence.  
 Proposez votre avis. Un si vaste projet  
 Veut de l'art , veut des soins , veut un profond secret.  
 Tout va bien jusqu'ici : votre épouse l'ignore ;  
 La cour en ce moment ne le fait pas encore ;  
 Nos guerriers l'apprendront une heure avant la nuit.  
 Mais , sire , eux exceptés , qu'aucun ne soit instruit ;  
 Que l'amiral trompé...

LE ROI DE FRANCE.

Je le jure , & sans peine.

Je pourrai le tromper ; je le sens à ma haine.  
 Il doit , vous le savez , me parler en ces lieux.

LA REINE - MERE.

Oui , de projets , dit-il , importans , glorieux.  
 Quels que soient ces projets , il faut vous y soumettre :  
 Ne voulant rien tenir ; vous devez tout promettre.  
 Enivrez-le d'espoir ; qu'il ne puisse un instant  
 Ou voir , ou deviner le piège qui l'attend.  
 Il vient. Retirons-nous.

SCENE III.

LE ROI DE FRANCE, L'AMIRAL  
 DE COLIGNI.

LE ROI DE FRANCE.

ASSEZ long-temps peut-être  
 Vous avez , Coligni , méconnu votre maître.  
 Vous recouvrez enfin dans ce jour de pardon  
 Le crédit , les honneurs dûs à votre maison ;  
 D'un frere fugitif je vous rends l'héritage ,  
 Et toujours mes bienfaits seront votre partage.  
 Approchez-vous , mon pere.

L'AMIRAL.

O mon maître ! ô mon roi !

LE ROI DE FRANCE.

D'écouter vos conseils je me fais une loi ;  
 Parlez : je les attends avec impatience ;  
 J'ai sur vous désormais placé ma confiance.

L'AMIRAL.

Je veux la mériter. Sire , il faut des combats.  
 Ne portons point la guerre au sein de vos états ;  
 Effaçons bien plutôt ces jours de nos miseres :  
 Philippe & ses sujets sont nos vrais adversaires.  
 De l'univers entier Philippe détesté  
 Vit heureux & paisible , & presque respecté.  
 Je ne chercherai point à vous compter ses crimes :  
 Jusques dans sa famille il a pris des victimes.

Carlos, avant le temps au tombeau descendu ;  
 Jette un cri douloureux qui n'est pas entendu.  
 Le sang de votre sœur demande aussi vengeance.  
 Maintenant savez-vous quelle est son espérance ?  
 Déjà dans sa pensée il combat les Français ;  
 Sur nos divisions il bâtit ses succès :  
 Le cruel dissimule ; il observe , il épie  
 S'il pourra dans nos champs porter le glaive impie ;  
 Si les jours sont venus où de perfides mains  
 Oseront jusqu'à vous lui livrer les chemins.  
 Quelques momens encor . . . Et nous pourrions l'attendre !  
 A guider vos soldats si j'ose encor prétendre ,  
 Oui , j'y prétends sur-tout afin de le punir ;  
 Dans ses affreux desseins je cours le prévenir.  
 Mais il faut travailler au bien de la patrie :  
 Sire , n'employez pas , c'est moi qui vous en prie ,  
 Retz , & Guise , & Tavanne , & tous ces courtisans  
 Des malheurs de la France odieux artisans.  
 Recherchez un guerrier . . . faut-il que je le nomme ?  
 Qui porte dans ses yeux le vœu d'être un grand homme ;  
 Ce prince magnanime à vos destins lié ,  
 Bourbon , ce jeune roi , ce roi votre allié ,  
 Qu'on ne pourra bientôt comparer qu'à lui-même ,  
 Ce neveu de Condé que j'admire & que j'aime ,  
 Son élève & le mien , déjà plus grand que nous ,  
 Digne enfin du beau nœud qui l'unit avec vous.  
 Confiez-nous le soin de garder la frontière ,  
 Et le soin de l'attaque , & la fortune entière.  
 Aux marais de Bruxelles envoyez des soldats ;  
 Bourbon sera leur chef ; & d'autres sur mes pas  
 S'avancant aussi-tôt le long des Pyrénées ,  
 Prendront du Biscayen les villes consternées.  
 Là , jusques à l'hiver je bornerai mes coups ;  
 Je veux m'y retrancher , & , si l'on vient à nous ,  
 Enfevelir aux champs d'une autre Cérisoles ,  
 Ces reites si vantés des bandes espagnoles ;  
 Puis , au sein de Madrid cherchant un furieux ,  
 Venger de votre aïeul les fers injurieux ,  
 Le trépas de Carlos , Isabelle immolée ,  
 Et par un oppresseur l'Espagne dépeuplée.

## LE ROI DE FRANCE.

Cette guerre est utile , & je n'en puis douter ;  
 Mais avant d'entreprendre il faut se consulter.  
 Les armes des Français pourront-elles suffire  
 A combattre l'Espagne & le chef de l'Empire ?  
 Ou bien de mes états ce dangereux voisin  
 Va-t-il contre Philippe épouser mon destin ?  
 Pensez-vous qu'il oublie en faveur de la France  
 Et leurs communs aïeux , & leur double alliance ?

## L'AMIRAL.

Philippe, croyez-moi, loin d'avoir son appui ;  
 Malgré tant de liens , est étranger pour lui.  
 On fait depuis long-temps leur méfintelligence ;  
 Et nous devons sans doute en fixer la naissance  
 Au temps où Charles-Quint , lassé de sa grandeur ;  
 Nommant son fils monarque , & son frere empereur ;  
 Aux mains de ses neveux fit tomber en partage  
 La plus noble moitié de son vaste héritage.  
 Plaiguez , plaiguez Philippe. Il n'a que des soldats ;  
 L'amour de ses sujets ne le défendra pas ;  
 Le Vatican sera son unique refuge.

Voulez-vous prendre aussi le Vatican pour juge ?

Ah ! si Rome oubliait qu'un roi... de votre nom ,

Réduisit Alexandre à demander pardon ,

Quand le Tibre & le Pô , fiers de notre vaillance ,

Coulaient avec orgueil sous les lois de la France ,

Il ne vous faudrait pas , imitant vos aïeux ,

Perdre chez les Toscans des jours victorieux ;

Et ces temps ne sont plus où l'Europe avilie

Craignait les vains décrets du prêtre d'Italie.

## LE ROI DE FRANCE.

Tant de sagesse est rare en des projets si grands.

Vous avez tout prévu ; c'est assez , je me rends.

Courez venger l'état , l'honneur de mes ancêtres ;

Et le sang de Carlos , & le sang de vos maîtres.

Montrez aux Castillans un nouveau du Guesclin ;

Éteignez leur splendeur déjà sur son déclin ;

Aux drapeaux des Français enchaînant la victoire ,

De vos heureux desseins éternisez la gloire.

Par l'époux de ma sœur ils seront fécondés :

C'est votre digne élève , & vous m'en répondez.

## L'AMIRAL.

Sire , votre indulgence encourage mon zèle :

Oui , combattons l'Espagne , & réglons-nous sur elle.

Dans ses hardis projets il faut lui ressembler ;

Pour l'effacer un jour , il la faut égaler.

Sachons , il en est temps , tout oser , tout connaître ;

Et qu'à la voix d'un roi , vraiment digne de l'être ,

Le commerce & les arts , trop long-temps négligés ,

Par mes concitoyens ne soient plus outragés.

De ces fiers Castillans surpassons les conquêtes ;

Les chemins sont frayés & les palmes sont prêtes.

Ce vaste continent qu'environnent les mers

Va tout-à-coup changer l'Europe & l'univers.

Il s'élève pour nous , aux champs de l'Amérique ,

De nouveaux intérêts , une autre politique ;

Je vois de tous les ports s'élançer des vaisseaux :

Tout s'émeut , tout s'apprête à conquérir les eaux.

L'océan réglera le destin de la terre ;

Le paisible commerce enfantera la guerre ;  
 Mais , ramenant les rois à leurs vrais intérêts ,  
 Le besoin de commerce enfantera la paix ;  
 Et cent peuples rivaux de gloire & d'industrie ,  
 Unis & rapprochés , n'auront qu'une patrie.  
 Le plaisir , instruisant par la voix des beaux arts ,  
 Embellira la vie au sein de nos remparts.  
 Ah ! de cet heureux jour qui ne luit pas encore ,  
 Du Tibre à la Tamise on entrevoit l'aurore.  
 L'art de multiplier , d'éterniser l'esprit ,  
 D'offrir à tous les yeux tout ce qui fut écrit ,  
 Renouvelle le monde , & dans l'Europe entiere  
 Déjà de tous côtés disperse la lumiere.  
 L'audace enfin succede à la timidité ,  
 Le désir de connaître à la crédulité ;  
 Ce qui fut décidé maintenant s'examine ,  
 Et vers nous pas à pas la raison s'achemine.  
 La voix des préjugés se fait moins écouter ;  
 L'esprit humain s'éclaire , il commence à douter :  
 C'est aux siècles futurs de consommer l'ouvrage.  
 Quelque jour nos Français , si grands par le courage ,  
 Exempts du fanatisme & des dissensions ,  
 Pourront servir en tout d'exemple aux nations.

## LE ROI DE FRANCE.

Oui , c'est le noble empire où nous devons prétendre.  
 La gloire vient du ciel ; qu'il daigne vous entendre !  
 Qu'il hâte les honneurs aux Français destinés !  
 Nous , préparons ces jours brillans & fortunés.  
 Le bien de mes sujets m'occupera sans cesse ;  
 Puissé-je par mes soins obtenir leur tendresse !

## L'AMIRAL.

O mon roi ! je réponds de la France & de vous ,  
 Si vous sentez le prix d'un hommage aussi doux.  
 Excusez ma franchise à la cour étrangere :  
 Vous n'en redoutez point le langage sévere ;  
 Eh bien , souffrez encore un avis généreux :  
 De tous ceux que m'inspire en ce moment heureux  
 A vous , à votre état mon dévouement sincere ,  
 Ce sera le dernier , mais le plus nécessaire.  
 Sire , on vous a trompé. Vos édits inconstans ,  
 Scellés presque toujours du sang des protestans ,  
 Ont annoncé chez vous un cœur faible & mobile ,  
 Dont pourrait abuser quelque imposteur habile.  
 Évitez les malheurs des rois trop complaisans ;  
 Ne laissez point sans cesse , au gré des courtisans ,  
 Errer de main en main l'autorité suprême :  
 Ne croyez que votre ame , & réglez par vous-même ;  
 Et si de vos sujets vous désirez l'amour ,  
 Soyez roi de la France , & non de votre cour.  
 Elle opprime le peuple. Ah ! d'un œil équitable

Voyez toujours en lui votre appui véritable ;  
 Songez qu'autour de vous des millions d'humains ,  
 D'un mot de votre bouche attendent leurs destins ;  
 Songez que pour vous seul tout ce peuple respire :  
 Il fait par ses travaux l'éclat de votre empire ,  
 Il cultive nos champs , il défend nos remparts ;  
 Mais un voile ennemi vous cache à ses regards ;  
 Mais , tandis qu'il se plaint , son monarque sommeille ;  
 Et ses cris rarement vont jusqu'à votre oreille .  
 Rappelez-vous , mon maître , ayez devant les yeux  
 L'exemple révééré de vos plus grands aïeux .  
 L'un , sujet malheureux , eut un regne prospere ;  
 Il chérissait le peuple , & fut nommé son pere :  
 L'autre , plus grand encor , dans la seule équité  
 D'un monarque Français mettant la majesté ,  
 Indulgent pour ce peuple , à ses besoins propice ;  
 Au pied d'un chêne assis , lui rendait la justice .  
 De ce royal esprit laissez-vous animer ;  
 Pour obtenir l'amour , leur secret fut d'aimer .

LE ROI DE FRANCE.

Leur vertu m'est présente , & l'état me contemple .  
 Comme eux je veux un jour laisser un grand exemple ;  
 Je aurai mettre un terme à nos calamités .  
 Vos desseins , Coligni , seront tous adoptés :  
 Allez , à vos amis portez-en la nouvelle .  
 Gardez cette franchise & ce vertueux zele :  
 Régner par vos avis est mon vœu le plus doux .

L'AMIRAL.

Le mien , sire , est de vivre & de mourir pour vous .

SCENE IV.

LE ROI DE FRANCE , LA REINE - MERE.

LA REINE - MERE.

Vous avez entendu les projets du rebelle ?

LE ROI DE FRANCE.

Vous les applaudiriez dans un sujet fidelle .

LA REINE - MERE.

Et qui pourrait compter sur la foi des pervers ?

LE ROI DE FRANCE.

De l'état déchiré finir les longs revers ,

Me servir , me défendre , est sa seule espérance .

LA REINE - MERE.

Ou son prétexte au moins .

LE ROI DE FRANCE.

Il semble aimer la France ;

Il a ce ton brûlant , ce ton de vérité ,

Qui par les imposteurs n'est jamais imité .

Et cependant s'éprouve un pouvoir invincible ,

Qui rend à ses discours mon cœur inaccessible ;

Je sens que près de lui ce cœur intimidé  
Est convaincu souvent, mais non persuadé.  
L'habitude fait tout : je le hais dès l'enfance ;  
Son zèle m'est suspect, il me pèse, il m'offense :  
Soit que la vérité, pour éclairer les rois,  
D'un ami qui leur plaît doive emprunter la voix ;  
Soit que de vos conseils l'autorité m'entraîne ;  
Soit plutôt que du ciel la bonté souveraine,  
Au moment du péril me daignant avertir,  
D'un perfide ennemi cherche à me garantir.

LA REINE-MERE.

Oui, c'est le ciel qui parle ; & tant de bienveillance  
Mérite bien, mon fils, votre reconnaissance ;  
Mais celle que de vous il exige aujourd'hui,  
C'est d'agir pour vous-même, en agissant pour lui.  
Coligni veut sur nous élever sa fortune ;  
Il craint tous vos amis ; votre cour l'importune.

LE ROI DE FRANCE.

Oui, vous m'ouvrez les yeux ; il déteste ma cour.

LA REINE-MERE.

Odieux à la France, il la hait à son tour.

LE ROI DE FRANCE.

C'est le peuple qu'il aime.

LA REINE-MERE.

Il le flatte, sans doute.

Il veut gouverner seul ; & s'il faut qu'on l'écoute,  
De vos aïeux bientôt nous quitterons la foi,  
En attendant le jour où nous l'aurons pour roi.

Encore un coup, mon fils, c'est-là qu'il veut atteindre.

Ah ! d'un chef de parti sachez qu'il faut tout craindre :

Une fois soupçonné, rien ne peut l'excuser,

Et son propre salut l'engage à tout oser.

Il subjugué aisément un crédule vulgaire.

Le peuple aux factions ne fut jamais contraire ;

Et par un grand éclat se laissant entraîner,

Il est bientôt soumis dès qu'on peut l'étonner :

Nos troubles éternels nous en donnent la preuve.

Demain vous en ferez une plus douce épreuve :

Du coup qu'on va frapper au milieu de la nuit,

Vos regards, dès demain, recueilleront le fruit ;

Et vous verrez ce peuple inquiet, indocile,

Se réveiller soumis, respectueux, tranquille,

Rentrer, par la frayeur, sous les lois du devoir,

Et d'un roi qui se venge adorer le pouvoir.

Venez dans le conseil, par une adresse heureuse,

Dissiper des soupçons l'atteinte dangereuse.

Songez bien que des cœurs il faut les éloigner :

Tromper habilement fait tout l'art de régner.

## ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

LE CARDINAL DE LORRAINE, LE CHANCELIER, DE L'HOPITAL.

LE CARDINAL.  
 LE conseil en ce lieu va bientôt s'assembler ;  
 Au nom du bien public je voudrois vous parler.  
 Promettez moi sur-tout d'excuser ma franchise.

LE CHANCELIER.  
 Près d'un sujet, monsieur, elle est du moins permise.

LE CARDINAL.  
 J'aime votre vertu, mais vous devez savoir  
 Qu'il faut de ses soutiens respecter le pouvoir ;  
 Qu'il faut plaire au monarque, & que votre naissance  
 Semblait d'un si haut rang vous ôter l'espérance.

LE CHANCELIER.  
 D'un semblable discours j'ai lieu d'être surpris ;  
 Mais si le bien public vous dicte ces avis,  
 Vous n'entendez de moi ni reproche, ni plainte ;  
 Je veux même y répondre, & m'expliquer sans feinte.  
 Quels ministres placés auprès d'un potentat,  
 L'aideront à porter le fardeau de l'état ;  
 Des sujets vertueux, éclairés, équitables ;  
 Ou ces grands au monarque, au peuple redoutables,  
 D'une auguste famille enfans dégénérés,  
 Flétrissant les aïeux qui les ont illustrés ?  
 Le sort m'a refusé, je ne veux point le taire,  
 D'un long amas d'aïeux l'éclat héréditaire,  
 Et l'on ne me voit point, de leur nom revêtu,  
 Par huit siècles d'honneurs dispensé de vertu ;  
 Mais je fais mépriser ces vains droits de noblesse,  
 Que la force autrefois conquit sur la faiblesse.  
 Ah ! Suger, Olivier, de qui les noms vantés  
 Seront de siècle en siècle à jamais répétés,  
 Aux postes les plus hauts s'ils ont osé prétendre,  
 Fut-ce par leur naissance ? & dois-je vous apprendre  
 Que s'élevant d'eux-même à ce rang glorieux ;  
 Ils comptaient des vertus, & non pas des aïeux ?  
 Je ne me place point parmi ces grands modèles ;  
 Mais si le roi, monsieur, a des sujets fideles,  
 Parmi les plus zèles, j'ose au moins le penser.  
 Et la France & vous-même avez dû me placer.

LE CARDINAL.  
 Il est vrai, je l'ai dit, je le redis encore,  
 Votre vertu m'est chere, & la France l'honore :

On pourrait toutefois.... pardonnez cet aveu;  
 Vos ennemis pourraient la soupçonner un peu,  
 Malgré tant de mérite & tant d'expérience,  
 Lorsque vous nous montrez si peu de prévoyance.  
 Depuis qu'en un tournois l'ardent Montgomeri  
 Causa, sans le vouloir, le trépas de Henri,  
 Nous voyons le torrent des guerres intestines  
 Semer les champs français de meurtre & de ruines;  
 La paix a de nos maux trois fois rompu le cours,  
 Et toujours étouffés, ils renaissent toujours.  
 Il faut détruire enfin ces germes homicides;  
 Mais vous ne donnez, vous, que des conseils timides:  
 Complaître tour-à-tour aux partis opposés,  
 Voilà, dans tous les temps, ce que vous proposez.  
 Unissons, dites-vous, protestant, catholique;  
 Et vous ne songez pas que votre politique  
 Fomente autour de nous des troubles éternels,  
 Qu'elle offense l'état, qu'elle insulte aux autels!  
 Ce projet trouverait un obstacle invincible:  
 On n'exécute rien, quand on veut l'impossible.  
 Je ne demande point la guerre & les combats,  
 Ils n'ont que trop duré; mais dans tous les états  
 Il faut, & c'est à vous, monsieur, que j'en appelle;  
 Une religion constante, universelle,  
 Solide, & craignant peu le vain emportement  
 Du peuple, qui toujours se plut au changement.  
 Choisissons désormais. Ces deux cultes contraires  
 Enfanteraient encor des malheurs nécessaires;  
 Un seul doit réunir nos peuples & nos rois,  
 Et tous les protestans sont ennemis des lois.

LE CHANCELIER:

Ministre des autels, quelle est votre espérance?  
 Eh quoi! prétendez-vous renouveler en France  
 Ces sanglans tribunaux à Madrid révévés?  
 N'enchaînez point les cœurs par des liens sacrés.  
 Dans le moindre mortel si vous voyez un frere,  
 A ses yeux égarés présentez la lumière;  
 Mais ne vous placez pas entre le ciel & lui:  
 Ce ciel n'a pas besoin de votre faible appui.  
 La vertu des humains n'est point dans leur croyance:  
 Elle est dans la justice & dans la bienfaisance.  
 De quel droit des mortels, parlant au nom des cieux,  
 Nous imposeraient-ils un joug religieux?  
 Comment déterminer la borne des pensées?  
 N'allez pas recourir à des lois insensées  
 Qu'une ignorante haine a pu seule établir:  
 Loin de les réclamer, on doit les abolir.

LE CARDINAL.

Ce n'est pas là du moins ce que le roi veut faire;  
 Je ne reconnois point les leçons de sa mere:

Tous deux sont fatigués de nos dissensions ,  
Et je crois être sûr de leurs intentions.  
Un roi peut ce qu'il veut.

## L'ÉCHANCELIER.

Quelle horrible maxime!

Ainsi les souverains sont trainés dans l'abîme !  
Si le roi vous croyait.... Juste ciel ! j'en frémis.  
Quoi ! de leur liberté lâchement ennemis ,  
Je verrai les Français , martyrs du fanatisme ,  
Sur le trône , à l'envi , placer le despotisme !  
Non , non , des souverains connaissez mieux les droits :  
Nous sommes leurs sujets , ils sont sujets des lois.  
Il est , il est , monsieur , de ces princes sinistres ,  
Destrueteurs d'un pouvoir dont ils sont les ministres ;  
Mais lorsque , tout-à-coup dissipant leurs flatteurs ,  
Faisant évanouir les songes corrupteurs ,  
Le jour est arrivé , le jour de la vengeance ,  
Qui sous la main de Dieu va mettre leur puissance ,  
Un éternel affront les attend au cercueil ;  
L'horrible solitude accompagne le deuil ;  
Et souvent en secret , sous de lugubres marques ,  
Les peuples ont béni le trépas des monarques.  
Ne cachez point au roi , que parmi ses aïeux  
Il est des noms sacrés , & des noms odieux.  
Louis Neuf à jamais laisse un modele auguste ;  
Il fut brave & pieux , & sur-tout il fut juste ;  
Son sceptre ne fut pas trop faible ou trop pesant :  
Et s'il eut des erreurs , quel homme en est exempt !  
Si l'excès d'un vain zèle a séduit son courage ,  
A ce grand roi , du moins , rendons un digne hommage ;  
Ses fautes sont du temps , ses vertus sont de lui :  
La voix du monde entier le révere aujourd'hui.  
Le fils de Charles Sept n'aima que les supplices ;  
Il redoutait son peuple , & jusqu'à ses complices ;  
Fils & sujet rebelle , & roi dénaturé ,  
De gardes , de flatteurs , de bourreaux entouré ,  
Sa sombre tyrannie entassait les victimes ,  
Et des prisons d'état il peuplait les abîmes :  
Il fut craint ; mais l'histoire a dans tout l'avenir  
De haine & de mépris chargé son souvenir.  
Quel exemple aux mortels qui portent la couronne !  
Laissons faire le temps ; à la grandeur du trône  
On verra succéder la grandeur de l'état :  
Le peuple tout-à-coup reprenant son éclat ,  
Et des longs préjugés terrassant l'imposture ,  
Réclamera les droits fondés par la nature ;  
Son bonheur renâtra du sein de ses malheurs :  
Ces murs baignés sans cesse & de sang & de pleurs ,  
Ces tombeaux des vivans , ces bastilles affreuses  
S'écrouleront alors sous des mains généreuses :

Au prince , aux citoyens imposant leur devoir ,  
 Et fixant à jamais les bornes du pouvoir ,  
 On verra nos neveux , plus fiers que leurs ancêtres ,  
 Reconnoissant des chefs , mais n'ayant point de maîtres ,  
 Heureux sous un monarque ami de l'équité ,  
 Restaurateur des lois & de la liberté .

LE CARDINAL.

Oui , ce discours , sans doute , est un élan sublime ;  
 On reconnoît toujours l'esprit qui vous anime ,  
 Cet orgueil de sagesse , & ce langage outré  
 D'un fougueux magistrat par le zele égaré ,  
 Qui résistant au fils , & jugeant les ancêtres ,  
 Ose usurper le droit de condamner ses maîtres.  
 Finissons. Mais je veux ne vous déguiser rien :  
 Le crédit qui vous reste est peut-être le mien.  
 Enfin vous me devez votre fortune entiere ;  
 Et lorsque Médicis , exauçant ma priere ,  
 Remit , sous le feu roi , les sceaux entre vos mains ,  
 Je suis , disais-je alors , garant de ses desseins ;  
 Du seul bien de l'état son ame est occupée :  
 Elle m'a cru , monsieur.

LE CHANCELIER.

Et l'avez-vous trompée ?

C'est en effet l'état que j'ai dû soutenir.  
 Mais le passé n'a point quitté mon souvenir :  
 Sans vous , sans votre appui , peut-être ma fortune ;  
 Je veux bien l'avouer , eût été plus commune.  
 Si le rang que j'occupe est un de vos bienfaits ,  
 Si je vous dois beaucoup , je dois plus aux Français.  
 Il fallait enchaîner les discordes civiles ,  
 Fixer des droits rivaux les bornes difficiles ,  
 Et , quand tous les partis ont méconnu les lois ,  
 Faire entendre par-tout leur inflexible voix.  
 Pour appui dès long-temps n'ayant que mon courage ,  
 Par-tout , jusqu'à ce jour , j'ai fait tête à l'orage ;  
 J'ai tâché d'accomplir ou de montrer le bien ,  
 D'être sujet , monsieur , mais d'être citoyen ,  
 De bien servir mon prince , & non pas de lui plaire.

LE CARDINAL.

Le roi vient. ( à part. ) Je crains peu cette vertu sévere.

SCENE II.

LE ROI DE FRANCE , LA REINE-MERE , LE  
 CHANCELIER DE L'HOPITAL , LE CARDINAL  
 DE LORRAINE , LE DUC DE GUISE , AUTRES  
 MEMBRES DU CONSEIL.

LE ROI DE FRANCE.

PRENEZ place , messieurs. Parlez , éclairez-moi ;  
 Écouter ses sujets est le devoir d'un roi :

Aidez de vos conseils un prince qui vous aime ;  
 Songez à mon empire , & non pas à moi-même.  
 Dix ans déjà passés , un édit important  
 Permet dans mes états le culte protestant.  
 Je veux qu'un tel édit fût alors nécessaire ;  
 Mais il n'a pu donner qu'un calme imaginaire :  
 Vous le savez , madame ; & de nos deux traités  
 Nous avons recueilli des fruits ensanglantés.  
 Un troisieme est conclu : qu'il nous soit moins funeste !  
 On se repent ; je veux oublier tout le reste.  
 Au destin de ma sœur Bourbon vient d'être uni :  
 De gloire & de bienfait j'ai comblé Coligni ,  
 Je vois l'homme d'état ; & non plus le rebelle ;  
 Je lui rends une estime , une amitié nouvelle :  
 Condé me fera cher ; & tous mes vrais amis  
 Ne se compteront plus parmi leurs ennemis.  
 Ne vous alarmez point : mes bontés , je l'espère ;  
 Vont les rendre aujourd'hui plus soigneux de me plaire.  
 Mais du moins il est temps de cimenter la paix :  
 Il est temps qu'un édit prescrive à mes sujets  
 De rentrer dans le sein de l'église éternelle.  
 A cette auguste loi s'il est quelque infidèle ,  
 Par son juste trépas c'est à moi de venger  
 Rome , & ce Dieu puissant que l'on ose outrager.

#### LA REINE - MERE.

Rendez , rendez , mon fils , au trône , à la patrie ,  
 A la religion sa majesté chérie.  
 Nos malheurs sont finis ; ils semblent désormais  
 Se perdre dans l'éclat d'une éternelle paix.  
 Mais trop souvent , au gré des liguees mutinées ,  
 Un seul jour a détruit l'œuvre de vingt années.  
 La mort frappe les rois ; un lâche successeur  
 Ou peu digne , ou jaloux de son prédécesseur ,  
 De ses projets bientôt laisse tomber la gloire ,  
 Et veut dans le cercueil éteindre sa mémoire.  
 Par-delà le tombeau rénez sur les Français ;  
 Sur les siècles futurs étendez vos bienfaits ;  
 Dans un repos certain que la France respire ;  
 Que rien n'agite plus le culte ni l'empire.  
 Vous imposez un frein à la rebellion ,  
 Le frein de la clémence ; & , soit ambition ,  
 Soit pouvoir des bienfaits , soit crainte aussi peut-être ,  
 Les grands adopteront le culte de leur maître ;  
 Et nous verrons sans doute , après leur changement ,  
 Les restes du parti détruits en un moment.  
 D'un œil imitateur le peuple les contemple ;  
 De son premier modele il suit toujours l'exemple :  
 Pour eux , non pour Calvin , son choix s'est déclaré ;

Il ne méprise point ceux qui l'ont égaré ;  
 Mais frappé d'un retour injuste ou légitime ;  
 Il revient sur ses pas avec ceux qu'il estime.  
 Le temps calmera tout. Ne croyez pas pourtant  
 Être approuvé d'abord de ce peuple inconstant :  
 Non , jusques aux bienfaits tout lui paraît à craindre ;  
 Il ne voit que des maux , & veut toujours se plaindre.  
 Ses cris vous parviendront ; c'est à vous d'achever ;  
 Sachez le mépriser , mon fils , & le sauveur.

LE CARDINAL.

Sire, du cœur des rois c'est le ciel qui dispose ;  
 C'est lui qui vous inspire , & vous vengez sa cause :  
 Il bénira vos jours. Tel est mon sentiment.

LE DUC.

Si l'on peut en effet s'expliquer librement ,  
 Sire , après nos malheurs renouvelés sans cesse ,  
 J'oserais demander pourquoi tant de faiblesse ,  
 Pourquoi tous ces traités que je ne conçois pas.  
 Un poison dangereux infecte vos états ;  
 L'amour de la discorde & des choses nouvelles  
 Enhardit contre vous un amas de rebelles.  
 Ah ! si l'on eût daigné leur imposer des lois ,  
 Votre frere à mes yeux les a vaincus deux fois.  
 Sire , je lui connais des rivaux en courage ;  
 Mais vous ne voulez pas consommer votre ouvrage.  
 Peut-être aurez-vous lieu de vous en repentir :  
 Il faudrait les dompter , & non les convertir.

LE CARDINAL.

Il faut des saintes lois implorer la puissance ,  
 Punir , épouvanter la désobéissance ,  
 Et non tenter encor le hasard incertain  
 D'une éternelle guerre où le sang coule en vain.  
 Sire , un mal violent veut un remède extrême ;  
 L'état trop divisé s'est affaibli lui-même ;  
 Et si l'on veut guérir sa funeste langueur ,  
 Dix combats seront moins qu'un instant de rigueur.  
 Soyez semblable au Dieu que le monde révere ;  
 Montrez-vous à-la-fois indulgent & severe ;  
 Avec le châtiment présentez le pardon ;  
 Et faisant de vous-même un entier abandon ,  
 Sans épargner le sang , mais sans trop le répandre ;  
 Craignez les passions qui pourraient vous surprendre.  
 Ecoutez , chérifiez les ministres du ciel ;  
 Tout le pouvoir du trône est fondé sur l'autel.  
 De Pepin jusqu'à vous , Rome & les rois de France  
 Conserverent toujours une étroite alliance ;  
 Ainsi de jour en jour votre puissant état  
 A vu par le saint siege augmenter son éclat.  
 Soyez reconnaissant , croyez que votre zele  
 Ne saurait surpasser sa tendresse fidele.

Vous vous taisez, monsieur ?

LE CHANCELIER.

Sire, permettez-moi....

LE ROI DE FRANCE.

Ainsi vous refusez d'éclairer votre roi !

LE CHANCELIER.

Eh bien ! vous l'ordonnez, je romprai le silence.

On parle du saint siège & de reconnaissance :

Est-il d'ingratitude où le bienfait n'est pas ?

Je pourrais vous citer des pontifes ingrats :

L'Europe a vu cent rois armés pour leur défense,

Et le sang des héros cimentait leur puissance.

De notre antique histoire interrogez le temps :

Qui leur a pu donner ces destins éclatans ?

Sujets des empereurs, qui les a rendus maîtres ?

Ils doivent leurs états à l'un de vos ancêtres.

Quel usage ont-ils fait de ces droits contestés ?

Accumulant les biens, vendant les dignités,

Ils osent commander en monarques suprêmes,

Et d'un pied dédaigneux fouler vingt diadèmes,

Un prêtre audacieux fait & défait les rois :

Vos aïeux l'ont souffert. Mais voyez à sa voix

Jean-sans-terre quittant, reprenant la couronne,

Sept empereurs chassés de l'église & du trône,

Forcés de conquérir la foi de leurs sujets,

Ou dans Rome à genoux courant subir la paix.

Voyez Charles d'Anjou, le fils des rois de France,

Remplir du vatican l'odieuse espérance :

Il vole, il sacrifie à d'injustes fureurs

Le reste infortuné du sang des empereurs ;

Et son ambition, cruellement docile,

Prépare à nos Français les vêpres de Sicile.

Un enfant, seul espoir de Naples & des Germains,

Conradin, vers le ciel levant ses jeunes mains,

Périt sur l'échafaud en demandant son crime,

Convaincu du forfait d'être un roi légitime.

A ce vertige affreux trois siècles sont livrés :

Toujours du sang, toujours des attentats sacrés,

Investiture, exil, meurtres & parricides,

Et l'anneau du pécheur scellant les régicides.

Faut-il nous étonner si les peuples lassés,

Sous l'inflexible joug tant de fois terrassés,

Par les décrets de Rome assassinés sans cesse,

Dès qu'on osa contr'elle appuyer leur faiblesse,

Bientôt, dans la réforme ardens à se jeter,

D'un pontife oppresseur ont voulu s'écarter ?

C'est ainsi qu'au milieu des bûchers de Constance,

Le schisme d'un moment puisa quelque importance ;

Ainsi, que des prélats l'indiscrete fureur,

Conquit trente ans de guerre & la publique horreur.  
 C'est ainsi que Luther, au vatican rebelle,  
 Etablit aisément sa doctrine nouvelle;  
 Après lui, c'est ainsi que l'austere Calvin  
 Dans Geneve eut encor un plus brillant destin.  
 Il n'est qu'une raison de tant de frénésie,  
 Les crimes du saint siege ont produit l'hérésie.  
 L'évangile a-t-il dit: » Prêtres, écoutez-moi;  
 » soyez intéressés, soyez cruels, sans foi;  
 » Soyez ambitieux, soyez rois sur la terre;  
 » Prêtres d'un Dieu de paix, ne prêchez que la guerre:  
 » Armez & divisez, pour vos opinions,  
 » Les peres & les enfans, les rois, les nations?  
 Voilà ce qu'ils ont fait; mais ce n'est point là, Sire,  
 La loi que l'évangile a daigné leur prescrire.  
 Si Geneve s'abuse, il la faut excuser;  
 Et, sans être coupable, on pouvoit s'abuser.  
 Geneve aura pensé que ce livre suprême,  
 Bon, juste, plein du Dieu qui le dicta lui-même,  
 Toujours cité dans Rome, & si mal pratiqué,  
 Peut-être aussi dans Rome étoit mal expliqué.  
 Dussions-nous de Calvin condamner l'infotence,  
 Entre les deux partis l'Europe est en balance,  
 Et parmi vos sujets le poison répandu,  
 Jusque dans votre cour déjà s'est étendu.  
 Ah! quoique vos sujets, si vous devez les plaindre,  
 Sire, vous n'avez pas le droit de les contraindre.  
 Le dernier des mortels est maître de son cœur;  
 Le temps amene tout, & ce n'est qu'une erreur:  
 Et si quelques instans elle a pu les séduire,  
 L'avenir est chargé du soin de la détruire.  
 Mais affecter un droit qu'on ne peut qu'usurper!  
 Commander aux esprits de ne pas se tromper!  
 Non, non, c'est réveiller les antiques alarmes.  
 En lisant votre édit, tout va courir aux armes;  
 Et vous verrez encor dans nos champs désolés,  
 Par la main des Français; les Français immolés,  
 Après tant de traités les Français implacables,  
 Et contraints par vous-même à devenir coupables.  
 Citoyen de la France, & sujet sous cinq rois,  
 Sous votre frere & vous ministre de ses lois,  
 J'ai voulu raffermir ses grandes destinées;  
 Elle est chere à mon cœur depuis soixante années.  
 Sire, écoutez les lois, l'honneur, la vérité,  
 Sire, au nom de la France, au nom de l'équité,  
 Par cette ame encor jeune, & qui n'est point flétrie,  
 Au nom de votre peuple, au nom de la patrie,  
 Dirai-je au nom des pleurs que vous voyez couler,  
 Que tant de maux sacrés cessent de l'accabler:  
 Rendez-lui sa splendeur qui dut être immortelle;

Votre vieux Chancelier vous implore pour elle :  
 Ou bien , si ma douleur ne peut rien obtenir ,  
 Je ne prévois que trop un sinistre avenir ;  
 Mais fachez que mon cœur n'en sera point complice :  
 Avant les protestans qu'on me mene au supplice :  
 Je condamne à vos pieds ce dangereux édit ,  
 Je ne le puis sceller , punissez-moi , j'ai dit.

LE ROI DE FRANCE.

Moi , je vous punirois ! non , non , des traits de flamme ,  
 Tandis que vous parliez , ont pénétré mon ame.  
 Chancelier , je vous crois , & je pleure avec vous ;  
 Oui , je veux adopter des sentimens plus doux ,  
 Oui , c'est la vérité , je dois la reconnaître ,  
 Oui , j'ai pu me tromper : on m'égarait peut-être.  
 Adieu , madame ; & vous , suivez-moi , Chancelier.

SCENE III.

LA REINE-MERE, LE CARDINAL DE LORRAINE,  
 LE DUC DE GUISE.

LE CARDINAL.  
 L'OUVRAGE de mes mains commence à m'effrayer.  
 D'un zele ambitieux vous voyez le prestige.

LA REINE-MERE.  
 Ne craignez rien.

LE CARDINAL.  
 Le roi...

LA REINE-MERE.  
 Ne craignez rien , vous dis-je.

Aux discours d'un vieillard il s'est laissé troubler ;  
 Mais c'est encor mon fils , & je vais lui parler.

LE CARDINAL.  
 Nos ennemis...

LA REINE-MERE.  
 Mourront : rien ne peut les abfoudre.

LE DUC.  
 Parlez-lui donc , madame , & daignez le résoudre.

Coligni peut encor tramer quelque attentat ,  
 Et son culte nouveau renverseroit l'état ;

Et de tous les forfaits ses amis sont capables ,  
 Et le bonheur public veut le sang des coupables.

Le roi laisseroit-il échapper les instans ?  
 Voudrait il reculer ? songez qu'il n'est plus temps.

A vous , à nous du moins , ce seroit faire injure :  
 Qu'il acheve ; ou bientôt , c'est moi qui vous le jure ,

Dans sa cour , à ses yeux , vous verriez des sujets  
 Assurer , malgré lui le bonheur des Français.

## ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE-MÈRE, LE CARDINAL DE LORRAINE,  
LE DUC DE GUISE.

**D** LE CARDINAL.  
D'où peut venir, madame, un si prompt changement ?

LA REINE-MÈRE.

J'ai couru le chercher dans son appartement ;  
L'Hôpital en forrait. Mon fils, à mon approche,  
A soudain contre nous exalé le reproche ;  
Il s'est plaint de vous-même, & plus encor de moi ;  
Sur-tout de l'Hôpital il m'a vanté la foi.

» C'est le seul, a-t-il dit, qui ne veut point me nuire.

» Environné d'amis zélés pour me séduire,

» Mon ame contr'eux tous a besoin de s'armer,  
» Et je dois craindre enfin ce que je dois aimer. «

A ces mots, l'observant d'un œil tendre & paisible,

» Mon fils, à vos chagrins votre mere est sensible, «

Ai-je dit, » & pour vous mon ardente amitié

» Va presque en ce moment jusques à la pitié.

» De votre Chancelier je connois la prudence ;

» Mais ce faste imposant de sa vaine éloquence

» Peut, je crois, attirer quelque soupçon sur lui ;

» On a moins de chaleur en parlant pour autrui.

» Vous ne comprenez pas quel intérêt l'anime :

» La France, dont jadis il mérita l'estime,

» L'accuse de pencher en secret pour Calvin ;

» Le jugement public ne saurait être vain.

» Vous craignez qu'avec vous je ne sois pas sincère :

» Le fils le plus chéri peut redouter sa mere !

» L'ambition souvent inspire des suiers ;

» Mais moi, si je vous trompe, où tendent mes projets ?

» Mon éclat vient de vous, mes destins sont les vôtres,

» Vos intérêts les miens ; je n'en puis avoir d'autres.

» Jugez-nous maintenant. « Ce discours l'a frappé.

Long-temps de me répondre il sembloit occupé ;

D'un silence plus tendre il éprouvoit les charmes ;

Il pleurait : à ses pleurs j'ai mêlé quelques larmes ;

J'ai calmé lentement son esprit combattu,

Vantant sa piété, la première vertu.

Des éloges flatteurs son oreille est éprise ;

Je l'ai cent fois nommé le vengeur de l'église,

Son enfant le plus cher, son plus ferme soutien :

Et des embrassemens ont fini l'entretien.

Mais osez-vous compter sur cette ame incertaine ;  
Qu'un mot peut émouvoir, & qu'un instant ramene ?

LA REINE - MERE.

Je conçois votre doute ; & pour nous garantir  
Des dangereux effets d'un nouveau repentir ,  
Je viens d'avoir recours à mes agens fidelles.  
J'ai fait semer par-tout que le chef des rebelles ,  
Pour d'utiles forfaits renonçant aux combats ,  
De Charle & de moi-même a juré le trépas ;  
Qu'il a dans Orléans fait son apprentissage ;  
Que d'un second Poltrot il voudroit faire usage.  
Cependant j'ai , sur l'heure , envoyé près du roi  
Des serviteurs zélés dont je connais la foi ;  
Et , par eux informé de ce bruit populaire ,  
Vous sentez à quel point va monter sa colere.  
Il est extrême en tout ; je réponds du succès.

LE CARDINAL.

Ainsi l'on vous devra le salut des Français.

LA REINE - MERE.

Qu'il agisse aujourd'hui , demain qu'il se repente ,  
J'y consens. Mais vers nous c'est lui qui se présente.  
Il paraît égaré.

SCENE II.

LE ROI DE FRANCE , LA REINE-MERE , LE  
CARDINAL DE LORRAINE , LE DUC DE GUISE ,  
COURTISANS , GARDES , PAGES.

LE ROI DE FRANCE , *troublé , sans voir personne.*

**P**ORTER la main sur moi !

LE CARDINAL , *à la Reine-mere.*

Il pense à Coligni.

LE ROI DE FRANCE.

Tel est le sort d'un roi !

LA REINE-MERE , *aux Guises.*

Je l'entends qui se plaint.

LE ROI DE FRANCE.

Et l'on nous porte envie !

Trop heureux le mortel qui peut cacher sa vie !

Le trône est bien souvent chargé d'infortunés.

( *À la Reine-mere.* )

C'est vous ! je vous cherchais. Ah ! madame.... apprenez....

Vous ne me trompiez pas.... & tant de barbarie....

De l'indigne amiral savez-vous la furie ?

LA REINE - MERE.

Je fais tout, je crois tout.

LE DUC.

Il faut le prévenir.

Punissez Coligni.

LE ROI DE FRANCE.

Si je veux le punir !

LA REINE - M E R E.

Cachez votre courroux , notre ennemi s'avance.

LE ROI DE FRANCE.

Il oserait encore affronter ma présence !

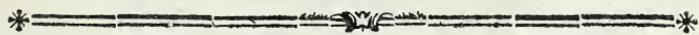
Non. Qu'il n'approche pas !

LE C A R D I N A L.

Calmez vos sens troublés.

LA REINE - M E R E.

Songez à la vengeance. Il vient : dissimulez.



S C E N E I I I.

LE ROI DE FRANCE , LA REINE-MERE , LE C A R D I N A L DE LORRAINE , LE DUC DE GUISE ,  
LE ROI DE NAVARRE , L'AMIRAL DE COLIGNI ,  
LE CHANCELIER DE L'HOPITAL , PROTESTANS  
DE LA SUITE DE L'AMIRAL , COURTISANS , GARDES ,  
PAGES.

L' A M I R A L.

O N n'a point fait la paix , Sire , en quittant les armes ,  
Et je viens à vos pieds déposer mes alarmes :

Je viens auprès du trône invoquer un appui ,

Dans les nouveaux périls qu'on m'annonce aujourd'hui.

Ce prince généreux , devenu votre frere ,

L'Hôpital , de nos lois le ministre sévere ,

Et ceux qui m'ont jadis suivi dans les combats ;

Ont voulu près de vous accompagner mes pas.

Au destin d'un ami leur grand cœur s'intéresse :

Ils ont tous entendu votre auguste promesse.

Un récit , toutefois qui me semble douteux ,

Annonce plus d'un crime & des pièges honteux.

LE ROI DE FRANCE.

Plus d'un crime ! expliquez...

L' A M I R A L.

L'un n'est qu'imaginaire.

Au sein de votre cour , une main sanguinaire

Déjà , dit-on s'apprête au plus lâche attentat ,

Et veut par un seul coup renverser tout l'état.

Il s'agit de frapper...

LE ROI DE FRANCE.

Qui donc ?

L' A M I R A L.

Votre personne.

LE ROI DE FRANCE.

Quel est le criminel ?

C'est moi que l'on soupçonne.

Des courtifans jaloux ont répandu ces bruits :  
Ils veulent par ma mort en recueillir les fruits.  
Je fais quels ennemis pensent ternir ma gloire,  
Et je frémis pour vous si vous daignez les croire.

LE ROI DE FRANCE.

Moi ! je les croirais !

L'AMIRAL.

Non : j'ose au moins l'espérer.

On ajoute, & d'abord je dois vous déclarer  
Que de mes envieux la funeste puissance  
M'a fait à ce discours donner quelque croyance :  
Je fais trop qu'à me perdre ils sont tous occupés,  
Et c'est le sort des rois d'être souvent trompés.  
On ajoute, on prétend qu'une troupe perfide  
M'impute auprès de vous cet affreux parricide,  
Et qu'enfin de ma vie on doit trancher le cours.

LE ROI DE FRANCE.

Se peut-il....

L'AMIRAL.

Oui, j'apprends qu'on en veut à mes jours.

Je viens savoir de vous ce qu'il faut que j'en pense.

LA REINE-MERE.

Le roi devoit s'attendre à plus de confiance.

L'AMIRAL.

Vous le voyez assez ; mon cœur se fie au sien,  
Puisque je viens, madame, implorer son soutien.

LE ROI DE NAVARRE.

Pardonnez ; le soupçon me paraît excusable.  
Punit-on Maurevert ? ou n'est-il point coupable ?

LA REINE-MERE.

Prince, on doit le punir.

LE ROI DE NAVARRE.

Le roi l'avait promis.

LA REINE-MERE.

Eh quoi ! douteriez-vous des sermens de mon fils ?

LE ROI DE NAVARRE.

Je ne fais point douter de la foi d'un monarque.

LA REINE-MERE.

Vous avez de la sienne une infaillible marque,  
Et l'hymen de sa sœur est un gage assuré  
Qu'il est prêt à tenir tout ce qu'il a juré.

LE ROI DE NAVARRE.

Eh bien ! par ce saint nœud, par le doux nom de frere,  
Sire, à vos intérêts ne soyez point contraire.  
Protégez un guerrier redoutable & soumis ;  
Dans ses persécuteurs voyez vos ennemis.  
Un prince est vraiment grand lorsqu'il punit le crime ;  
Plus grand, lorsqu'il soutient la vertu qu'on opprime.

## LE ROI DE FRANCE.

De tous ses ennemis l'Amiral est vainqueur ;  
Ses conseils vertueux font au fond de mon cœur :  
Craindrait-il que son maître eût dessein de lui nuire ?

L'AMIRAL.

Je crains votre bonté trop facile à séduire.

LA REINE-MÈRE, à l'Amiral.

Au milieu des faux bruits qui vous ont alarmé,  
Des sentimens du roi l'Hôpital informé,  
Pouvait tenter au moins de rassurer votre ame.  
Il le devait peut-être.

LE CHANCELIER.

Et je l'ai fait, madame.

L'AMIRAL.

Le roi seul est garant des volontés du roi,  
Madame : un mot de lui peut calmer mon effroi.

LA REINE-MÈRE.

Parlez, mon fils.

LE ROI DE FRANCE, regardant toujours la Reine-mère.

Le ciel, maître des destinées,

Ne peut hâter par vous la fin de mes années.  
Non ; je dois vous compter au rang de mes soutiens :  
Si vos drapeaux souvent ont combattu les miens,  
C'est des troubles civils la suite accoutumée ;  
Des Français à la France opposaient une armée :  
Ces fautes sont du sort, je les veux excuser,  
C'est le malheur des temps qu'il en faut accuser.  
Je connais votre cœur, & n'ai pas à m'en plaindre.

L'AMIRAL, aux Guises.

Vous l'entendez, messieurs.

LE ROI DE FRANCE.

Vous n'avez rien à craindre.

L'AMIRAL.

A mes persécuteurs puis-je opposer mon roi ?

LE ROI DE FRANCE.

Vous le pouvez, sans doute, & j'en donne ma foi.

L'AMIRAL.

Je dédaigne à présent leurs trames criminelles.

LE DUC.

Nous verrons donc finir ces craintes éternelles ?

L'AMIRAL.

Je puis craindre à la cour, mais non pas aux combats :  
J'étais déjà fameux quand vous n'existiez pas.

LE DUC.

Le soupçon ne convient qu'à des ames timides.

L'AMIRAL.

Jeune homme, on le connaît au milieu des perfides.

LE DUC.

Quant à moi, je ne vois qu'un traître dans ces lieux :

Il en est deux pourtant qui s'offrent à mes yeux.

(*Montrant sa blessure.*)

Ce coup n'a point rempli leur cruelle espérance.

LE DUC.

Celui qui l'a porté voulut venger la France.

LE ROI DE FRANCE.

Guise!

L'AMIRAL.

Ah! du meurtrier on a conduit la main.

LE DUC.

Qui?

L'AMIRAL.

Vous pourriez le dire.

LE DUC.

Expliquez-vous enfin.

L'AMIRAL.

Vous.

LE DUC.

Je ne l'ai point fait; mais je l'aurais dû faire.

LE ROI DE NAVARRE.

Comment?

LE DUC.

J'aurais puni l'assassin de mon père.

(*Bas à la Reine-mère.*)

Adieu. Je vais hâter l'instant de nous venger.

---

SCENE IV.

LE ROI DE FRANCE, LA REINE-MERE, LE CARDINAL DE LORRAINE, LE ROI DE NAVARRE, L'AMIRAL DE COLIGNI, LE CHANCELIER DE L'HOPITAL, PROTESTANS de la suite de l'Amiral, COURTISANS, GARDES, PAGES.

L'AMIRAL.

AINSI, de son aveu, mes jours sont en danger!

LA REINE-MERE.

De cet ambitieux nous blâmons l'insolence;

Mais son orgueil demain gardera le silence.

Vous n'aurez point formé des souhaits superflus,

Et de vos ennemis vous ne vous plaindrez plus.

L'AMIRAL.

Sire, excusez encor ma sombre défiance,

Ce fruit amer de l'âge & de l'expérience.

Que votre cœur m'écoute: il semble que ma voix

Se fait entendre à vous pour la dernière fois.

Le trône où vous réglez est entouré de pièges,

De guerriers corrupteurs, de prêtres sacrilèges.

O mon roi! pensez-y; profitez des instans:

Hélas! demain peut-être il ne sera plus temps.

## LE CARDINAL.

C'est ainsi qu'à la haine un guerrier s'abandonne :  
Un pontife outragé le plaint, & lui pardonne.

L'AMIRAL.

Qui ? vous me plaindre ! O ciel ! vous m'oser pardonner !

Un tel excès d'injure a de quoi m'étonner.

Quant à moi, je ne puis vous pardonner vos crimes.

Toujours les protestans ont été vos victimes :

C'est vous qui réclamiez, pour soumettre les cœurs,

Le secours des bourreaux & des inquisiteurs ;

C'est vous qui menaciez du plus honteux supplice

De malheureux sujets qui demandaient justice ;

Vous, enrichi des pleurs & du sang des Français,

Comblé tout-à-la-fois de biens & de forfaits.

Sire, j'ai désiré de sauver votre empire ;

Mais à le renverser je vois que tout conspire.

Sur une cour perfide ouvrez enfin les yeux,

Et craignez, craignez tout de ce sang odieux :

Voilà les ennemis du trône & de la France.

Si vous ne les chassez loin de votre présence,

Si vous ne les chargez de tout votre courroux,

Ces méchans, croyez-moi, perdront l'état & vous.

## SCÈNE V.

LE ROI DE FRANCE, LA REINE-MÈRE, LE CAR-  
DINAL DE LORRAINE, COURTISANS, GARDES,  
PAGES.

**D** LA REINE-MÈRE, *au Roi de France.*

OUTEREZ-VOUS encor des projets de sa haine ?

LE CARDINAL.

Est-il pour ce rebelle une assez grande peine ?

LE ROI DE FRANCE.

Et son cœur inhumain semble exempt de remord !

LA REINE-MÈRE.

Il va tout expier en recevant la mort.

Nos défenseurs sont prêts, & je les vois paraître.

## SCÈNE VI.

LE ROI DE FRANCE, LA REINE-MÈRE, LE CAR-  
DINAL DE LORRAINE, LE DUC DE GUISE,  
COURTISANS, GARDES, PAGES.

**V** LA REINE-MÈRE.

ENEZ, braves guerriers, soutiens de votre maître,

Contre un sang odieux noblement conjurés,

Et chargés désormais des intérêts sacrés.

Que la rebellion, que le crime s'expie !

Le trône est attaqué par une secte impie ;

Accusant chaque jour le trop lent avenir,

Vos cris semblaient hâter l'instant de la punir :  
 Votre juste fureur , trop long-temps retenue ,  
 Peut éclater enfin , la nuit , l'heure est venue :  
 Faites votre devoir ; & , comblant nos souhaits ,  
 Sachez de votre roi mériter les bienfaits.

## L E D U C .

Sitôt que le signal se fera fait entendre ,  
 Vous verrez qu'à ce prix nous pouvons tous prétendre.  
 Nous partirons , madame , aux accens de l'airain  
 Qui va sonner pour nous dans le temple prochain.  
 Ma main , je l'avoueraï , dans une nuit si belle ,  
 Voudrait seule immoler tout le parti rebelle ;  
 Mon cœur même conçoit un déplaisir secret ,  
 Et plein d'un tel honneur , le partage à regret.  
 Mes compagnons du moins sont dignes de me suivre ,  
 De cueillir les lauriers que le destin nous livre :  
 Et contre les proscrits dès long-temps animés ,  
 De l'ardeur qui me brûle ils sont tous enflammés.

## L E R O I D E F R A N C E .

Vous m'aimez , je le crois ; vous servez votre maître :  
 Mais long-temps mon esprit , trop timide peut-être ,  
 Conçut avec frayeur un si hardi dessein ;  
 D'une amertume affreuse il remplissait mon sein ;  
 Jusques dans mon sommeil la redoutable idée  
 S'offrait... Ne craignez rien , mon ame est décidée.  
 Puisque le ciel vengeur ordonne leur trépas ,  
 Puisqu'au fond de l'abyme il entraîne leur pas ,  
 Puisqu'il faut opposer le parjure au parjure ,  
 Puisqu'il s'agit enfin de la commune injure ,  
 Du salut de mon peuple & de ma sûreté ,  
 Je ne balance plus ; le sort en est jeté :

( *La cloche sonne trois fois , lentement.* )

Versez le sang , frappez. Ciel ! qu'entends-je ? Ah ! madame !

## L E D U C .

Reine , c'est à vos soins de raffermir son ame.  
 Pour nous , le glaive en main ; nous jurons à genoux  
 De venger Dieu , l'état , le roi , l'église , & nous.  
 Roi , chassez maintenant ces stériles alarmes ;  
 Exhortez-nous , pontife , & bénissez nos armes.

( *La cloche sonne trois fois , lentement.* )

( *Le duc de Guise & tous les autres courtisans mettent un genou en terre , en croisant leurs épées. Ils restent dans cette position pendant le discours du cardinal de Lorraine.* )

## L E C A R D I N A L .

De l'immortelle église humble & docile enfant ,  
 Et créé par ses mains prêtre du Dieu vivant ,  
 Je puis interpréter les volontés sacrées.  
 Si d'un zèle brûlant vos âmes pénétrées  
 Se livrent sans réserve à l'intérêt des cieus ,  
 Si vous portez au meurtre un cœur religieux ,

Vous allez consommer un important ouvrage,  
 Que les siècles futurs environent à notre âge.  
 Courez & servez bien le Dieu des nations ;  
 Je répands sur vous tous les bénédictions :  
 Sa justice ici bas vous livre vos victimes ;  
 Sachez qu'il rompt au ciel la chaîne de vos crimes.  
 Oui, si jusqu'à présent vous en avez commis,  
 Par le Dieu qui m'inspire ils vous sont tous remis.  
 L'église, en m'imprimant un signe ineffaçable,  
 Défendit à mes mains le sang le plus coupable ;  
 Mais je suivrai vos pas, je serai près de vous ;  
 Au nom du Dieu vengeur je conduirai vos coups.  
 Guerriers, que va guider sa sainte providence,  
 Ministres de rigueur choisis par sa prudence,  
 Il est temps de remplir ses décrets éternels ;  
 Couvrez-vous saintement du sang des criminels :  
 Si dans ce grand projet quelqu'un de vous expire,  
 Dieu promet à son front les palmes du martyre.

LE ROI DE FRANCE.

D'une héroïque ardeur mon cœur se sent brûler.  
 Acceptez, ô mon Dieu ! le sang prêt à couler.

LA REINE-MÈRE.

Il vous entend, mon fils, il reçoit votre hommage ;  
 Venez, & de ces lieux présidez au carnage.

LE DUC.

Et vous, suivez-moi tous. Amis, guerriers, soldats,  
 Au toit de Coligni courons porter nos pas :  
 C'est l'ennemi du trône, & l'artisan du crime ;  
 Qu'il soit de cette nuit la première victime :  
 Que tous les protestans à-la fois accablés,  
 Dans les murs, hors des murs, soient en foule immolés.

LE CARDINAL.

Périssent & leur croyance, & le nom d'hérétique !  
 Et que demain la France, heureuse & catholique,  
 D'un roi chéri du ciel bénisse les destins,  
 Et l'ordre salutaire accompli par nos mains !

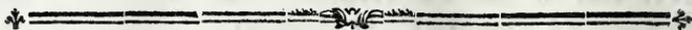
*Fin du quatrième Acte.*

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI DE NAVARRE, *seul.*  
 Quel signal effrayant tout-à-coup me réveille ?  
 De sinistres clameurs ont frappé mon oreille ;  
 Et de l'airain sur-tout les lugubres accens,  
 D'une subite horreur ont glacé tous mes sens.

J'entends encor des cris. Ah ! mon ami peut-être  
 Succombe en ce moment sous le glaive d'un traître ;  
 De ses persécuteurs l'implacable courroux  
 Peut-être en ce moment....



## SCENE II.

LE ROI DE NAVARRE, LE CHANCELIER  
 DE L'HOPITAL.

LE ROI DE FRANCE.

L'Hôpital, est-ce vous ?

LE CHANCELIER.

Sire....

LE ROI DE NAVARRE.

Eh bien ?

LE CHANCELIER.

Apprenez....

LE ROI DE NAVARRE.

Que me faut-il apprendre ?

Et d'où viennent les pleurs que je vous vois répandre ?

LE CHANCELIER.

Les protestans....

LE ROI DE NAVARRE.

Parlez.

LE CHANCELIER.

Ils sont trahis, vendus..

LE ROI DE NAVARRE.

Coligni....

LE CHANCELIER.

C'en est fait, Coligni ne vit plus.

LE ROI DE NAVARRE.

Il ne vit plus ! grand Dieu ! quel bras inexorable....

LE CHANCELIER.

J'ai vu cent bras percer ce guerrier vénérable ;

J'ai vu porter sa tête en ce louvre odieux ;

J'ai vu de tous côtés un peuple furieux ,

Trop docile instrument des vengeances de Rome ,

Frapper, fouler aux pieds les restes d'un grand homme.

LE ROI DE NAVARRE.

O forfait !

LE CHANCELIER.

Dans nos murs le sang coule en ruisseaux.

Tout ce qui vit encore , excepté les bourreaux ,

Tout frémit : le ciel même a voilé sa lumière ,

Et Paris maintenant n'est qu'un vaste repaire

Où la mort....

LE ROI DE NAVARRE.

C'est assez. Pressentimens affreux !

Les voilà donc remplis ! Venez.... courons.... je veux....

LE CHANCELIER.

Arrêtez. Ont-ils donc besoin d'un nouveau crime ?  
 Vivez , au nom du ciel , vivez , roi magnanime ;  
 Parmi tant d'assassins ne portez point vos pas ,  
 Et gardez-nous un sang qu'ils n'épargneraient pas.  
 Non , vous n'avez pas vu cette nuit déplorable :  
 Tantôt des cris , tantôt un silence exécration ;  
 Guise & tous ses amis combattant de forfaits ,  
 En invoquant un Dieu qu'ils n'ont connu jamais ;  
 Les prêtres , plus cruels , sur les pas de Lorraine ,  
 Échauffant à l'envi cette effroyable scene ,  
 Dans leurs perfides mains tenant le bois sacré ,  
 Soufflant tous leurs poisons sur ce peuple égaré ,  
 Et semblant redouter , au milieu du carnage ,  
 Qu'un seul des protestans puisse éviter leur rage ;  
 Criant : Frappez ! du roi c'est l'ordre souverain.  
 Charle , au milieu du louvre , une arquebuse en main ,  
 S'enivrant à longs traits d'un plaisir sanguinaire ,  
 Et cherchant son devoir dans les yeux de sa mere.  
 C'est ici , près de nous , que le roi des Français ,  
 Sous le plomb destructeur fait tomber ses sujets :  
 C'est ici , je l'ai vu , que sa main forcenée ,  
 De nos appuis , des siens , tranche la destinée :  
 Mais quand la cruauté ne connaît plus de frein ;  
 Paisible , gardant seule un front calme & serein ,  
 Près de lui Médicis applaudit à ses crimes ,  
 Exalte son adresse , & compte ses victimes.

LE ROI DE NAVARRE.

Le cri de la pitié , parmi tant de forfaits,....

LE CHANCELIER.

La pitié n'entre plus dans le cœur des Français.  
 On voit de tous côtés , sans armes , sans défense ;  
 Tomber de cet état la gloire ou l'espérance ;  
 Malgré ses cheveux blancs , le vieillard immolé ;  
 Sous un gros d'assassins , le jeune homme accablé ;  
 Qui de son corps mourant protege encore un pere ;  
 L'enfant même égorgé sur le sein de sa mere :  
 Les uns percés de coups au moment du réveil ,  
 Les autres plus heureux , frappés dans leur sommeil ;  
 Les époux expirans dans les bras de leurs femmes ;  
 Auprès de leurs enfans ceux-ci livrés aux flammes ;  
 De leurs tois embrasés ceux-là précipités ;  
 D'autres en se sauvant par le glaive arrêtés ;  
 D'autres fuyant la mort dans les flots de la Seine ,  
 Et retrouvant la mort sur la rive prochaine :  
 Les cadavres fumans , les membres dispersés ,  
 Par-tout dans les chemins , dans le fleuve entassés.

LE ROI DE NAVARRE.

Effroyable attentat ! cour infâme & cruelle !  
 Quoi ! leurs mains... Que fais-tu , providence éternelle ?

Quoi ! de tous mes amis ils ont percé le sein !

LE CHANCELIER.

Oui, vos amis ont tous achevé leur destin.

Ce vieillard, qui jadis éleva votre enfance,

A du fer catholique éprouvé la vengeance.

On veut les convertir en les assassinant :

A de nouveaux traités recourons maintenant.

O deuil ! ô souvenir de notre antique gloire !

Oh ! d'une affreuse nuit périsse la mémoire !

Nos fils, & que le ciel trop long-temps en courroux,

Daigne les rendre, hélas ! moins barbares que nous !

Nos fils détestent des trames infernales,

Liront en pâlisant nos sanglantes annales,

Avec un long effroi contempleront ces lieux,

Et maudiront les jours où vivaient leurs aïeux.

Je suis ce roi crédule, & ces lâches ministres ;

Je vais chercher la paix loin de ces bords sinistres.

Ces débris malheureux, sans asile, sans roi,

Qu'ils viennent, j'y consens, se ranger près de moi :

J'aurai toujours pour eux l'intérêt le plus tendre,

Un toit à leur offrir, & mon sang à répandre.

Comme on nous a trompés ! Sire, je suis vaincu :

Mais cette cour approche ; adieu, j'ai trop vécu.

Puisse encore, & voilà ma dernière espérance,

Puisse un roi tel que vous, éprouvé dès l'enfance,

Mûri dans les travaux & dans l'adversité,

Purifier un jour ce trône ensanglanté !

Il sort.

LE ROI DE NAVARRE.

De la cour d'un tyran la probité s'exile,

Et du crime honoré la vertu fuit l'asile.

---

S C E N E III.

LE ROI DE FRANCE, LA REINE-MERE, LE ROI  
DE NAVARRE, LE CARDINAL DE LORRAINE,  
LE DUC DE GUISE, COURTISANS, GARDES, PAGES  
avec des flambeaux.

*Le roi de France veut sortir en appercevant le roi de Navarre : la  
Reine-mere lui fait signe de rester.*

M LE ROI DE NAVARRE.

MON admiration doit enfin éclater,

Sire, & je vous attends pour vous féliciter.

Vous devenez des rois le plus parfait modele ;

Nul ne poussa si loin la prudence & le zèle ;

Nul n'exerça jamais ce courage pieux,

Et ne fut massacrer son peuple au nom des cieux.

LA REINE-MERE.

Ce discours maintenant peu sembler téméraire :

Et ce qu'on a fait , prince , il a fallu le faire.  
Le roi vous devait-il compte de ses projets !

LE ROI DE NAVARRE.

Non : mais il est au moins comptable à ses sujets ;  
Il est comptable au ciel qui venge le parjure.

LE CARDINAL.

Penseriez-vous qu'au ciel l'on ait fait une injure ?  
Le culte sacrilege est bientôt aboli ,  
Et l'honneur des autels à la fin rétabli.  
Pour Coligni , ce mot va vous blesser peut-être ,  
Mais c'est la vérité : Coligni fut un traître.

LE ROI DE NAVARRE.

Lui ? Coligni !

LE DUC.

Lui-même ; & son cœur dès long-temps

Méditait....

LE ROI DE NAVARRE.

Il est mort ; n'êtes-vous pas contents ?  
Vous l'égorgez , cruels ! & votre bouche impie  
Ose encore attenter à l'éclat de sa vie !  
Vous lui rendez justice ; un nom si glorieux  
A mérité l'honneur de vous être odieux.  
Voilà donc les héros , les soutiens de la France !  
Quelle exécration joie , ou quelle indifférence !  
Quoi ! je fais dans ce louvre éclater mes douleurs ,  
Sans trouver un Français qui réponde à mes pleurs !

LA REINE-MERE.

D'un indigne regret si votre ame est atteinte ,  
Du moins....

LE ROI DE NAVARRE.

N'attendez plus de servile contrainte.  
Cet art à nos Français si long-temps étranger ,  
De flatter sa victime avant de l'égorger ,  
Que ne le laissiez-vous au fond de l'Italie !  
Cruelle ! ainsi par vous la France est avilie !  
Ainsi vous flétrissez le nom de Médicis !  
Vous renversez nos lois , vous perdez votre fils ;  
Vous perdez tout l'état , reine & mere coupable !  
Consummez vos destins , monarque déplorable.  
Ah ! des devoirs d'un roi qui ne serait jaloux !  
Rendre son peuple heureux est un bonheur si doux !  
Et vous , de vos sujets destructeur inflexible ,  
Roi d'un peuple vaillant , bon , généreux , sensible ,  
Vous vous rendez l'effroi de ce peuple indigné ,  
Et , sur le trône assis , vous n'avez point régné.  
D'un forfait sans exemple infortuné complice ,

Vous n'éviterez pas votre juste supplice.  
 Il commence ; & je vois dans vos yeux égarés,  
 Le désespoir des cœurs en secret déchirés.  
 Eh bien ! vous n'avez fait que la moitié du crime :  
 Je respire , il vous reste encore une victime ;  
 Prenez-là. Mais bientôt le ciel va vous punir ;  
 A tant d'infortunés le ciel va vous unir ;  
 Votre front est marqué du sceau de sa colere :  
 Un repentir tardif vous parle & vous éclaire ;  
 Ce sentiment affreux , précipitant vos jours ,  
 Au sein des voluptés en corrompra le cours ;  
 Vous craindrez & la France , & vous-même , & la vie ;  
 A Coligni mourant vous porterez envie ;  
 Le sommeil , ce seul bien qui reste aux malheureux ,  
 N'interrompra jamais vos ennuis douloureux ;  
 Pour de nouveaux tourmens vous veillerez sans cesse ;  
 Et quand la mort viendra frapper votre jeunesse ,  
 Vous chercherez par-tout des yeux consolateurs ;  
 Et vous verrez , non plus vos indignes flatteurs ,  
 Mais de vos attentats l'épouvantable image ,  
 Mais votre lit de mort entouré de carnage ,  
 Vos sujets massacrés s'élevant contre vous ,  
 Le juge incorruptible enflammé de courroux ,  
 La France , applaudissant au trépas de son maître ,  
 A vos derniers soupirs commençant à renaître ,  
 Et votre nom royal à l'opprobre livré ,  
 Et l'éternel supplice aux méchans préparé.  
 Vous gémierez alors : vos plaintes inutiles ,  
 Vos remords impuissans , vos souffrances stériles ,  
 Vengeront les Français & le ciel offensé ;  
 Et vous rendrez le sang que vous avez versé.

---

SCENE DERNIERE.

LE ROI DE FRANCE , LA REINE-MERE , LE  
 CARDINAL DE LORRAINE , LE DUC DE GUISE ,  
 COURTISANS , GARDES , PAGES , avec des flambeaux.

**J** LA REINE-MERE.  
 E ne prévoyais pas un tel excès d'audace.  
 A la mort échappé , l'imprudent vous menace !  
 Vous gémir ! vous , mon fils ! C'est à lui de trembler.  
 La main qui l'a sauvé peut encor l'accabler.

LE ROI DE FRANCE.

Il a dit vrai.

LA REINE-MERE.

Comment ?

LE ROI DE FRANCE.

J'ai commis un grand crime.

LE CARDINAL.

Un roi doit se venger du parti qui l'opprime.

LE ROI DE FRANCE.

Je ne suis plus un roi ; je suis un assassin.

LA REINE - MÈRE.

Ah ! tout vous inspiroit cet important dessein :  
Votre intérêt.

LE CARDINAL.

Le ciel.

LE DUC.

L'éclat de votre empire.

LE ROI DE FRANCE.

A me tromper encor leur perfidie aspire !  
 Les attentats des rois ne sont pas impunis ;  
 Cruels , à mes tourmens foyez du moins unis.  
 C'est vous qui me coûtez des larmes éternelles.  
 Mes mains , vous le savez , n'étaient point criminelles ;  
 Sans crainte & sans remords je contemplais les cieus :  
 Tout est changé pour moi ; le jour m'est odieux.  
 Où fuir , où me cacher dans l'horreur des ténèbres ?  
 O nuit ! couvre-moi bien de tes voiles funebres.

LA REINE - MÈRE.

Mon cher fils. . .

LE ROI DE FRANCE.

En ces lieux qui vous a rassemblés ?

Attendez un moment ; ne marchez pas ; tremblez.  
 Pour qui ces glaives nus ? quels sont vos adversaires ?  
 Vous courez immoler , qui ? vos amis ! vos freres !  
 Arrêtez ; je défends.... Mais que vois-je , inhumains ?  
 Quel meurtre abominable ensanglante vos mains ?  
 Moi-même.... ah ! qu'ai-je fait ! Cruel , ingrat , perfide ,  
 Parjure à mes sermens , sacrilege , homicide ,  
 J'ai des plus vils tyrans réuni les forfaits ,  
 Et je suis tout couvert du sang de mes sujets.  
 Ces lieux en sont baignés : sous ces portiques sombres ,  
 Des malheureux proscrits je vois errer les ombres :  
 Une invisible main s'appesantit sur moi.  
 Dieu ! quel spectre hideux redouble mon effroi !  
 C'est lui ; j'entends sa voix terrible & menaçante :  
 Coligni.... Voyez-vous cette tête sanglante ?  
 Loin de moi cette tête & ces flancs entr'ouverts !  
 Il me fuit , il me presse , il m'entraîne aux enfers.  
 Pardon , Dieu tout-puissant , Dieu qui venges les crimes ;

CHARLES IX;

Toi, Coligni; vous tous, vous trop cheres victimes;  
 Pardon: si vous étiez témoins de mes douleurs,  
 A votre meurtrier vous donneriez des pleurs.  
 Des cruels ont instruit ma bouche à l'imposture;  
 Leur voix a, dans mon ame, étouffé la nature;  
 J'ai trahi la patrie, & l'honneur, & les lois:  
 Le ciel, en me frappant, donne un exemple aux rois.

FIN.